

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 11

MONTREAL, 18 AOUT 1894

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS



UN FIN PROFIL.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & DANSEREAU, Editeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 18 AOUT 1894



Il est certain que le bon Dieu aime beaucoup plus les pauvres que les riches. Autrement, il n'en aurait pas mis tant que cela dans le monde.

A la cour de circuit. — Mon savant confrère fait preuve d'une petitesse, d'une mesquinerie, d'une déloyauté honteuses..., je l'avertis de s'arrêter ou bien nous jouerons ce jeu là à deux.

Lorsque Dieu veut châtier les nations, il leur envoie des guerriers qui n'ont de grand que leur sabre, des écrivains qui n'ont de grand que leurs articles, et des financiers qui n'ont de grand que leurs poches.

Il y a plusieurs sortes d'amour : le plus doux est celui d'une mère ; le plus durable, celui d'un frère ; le plus fort, celui d'une femme, le plus précieux, celui d'un homme. Mais l'amour à la fois le plus doux, le plus durable, le plus fort et le plus précieux, c'est un amour de chapeau.

PROPOS DE NUIT



Le bon bourgeois. — Eh bien ! Que me vent-on ?
Le pochard. — D'hites dhonc ! Prêtez-m'hoi dhonc hum trou de sherrure phour ma clef !

UN PRÉTÉ EST UN RENDU

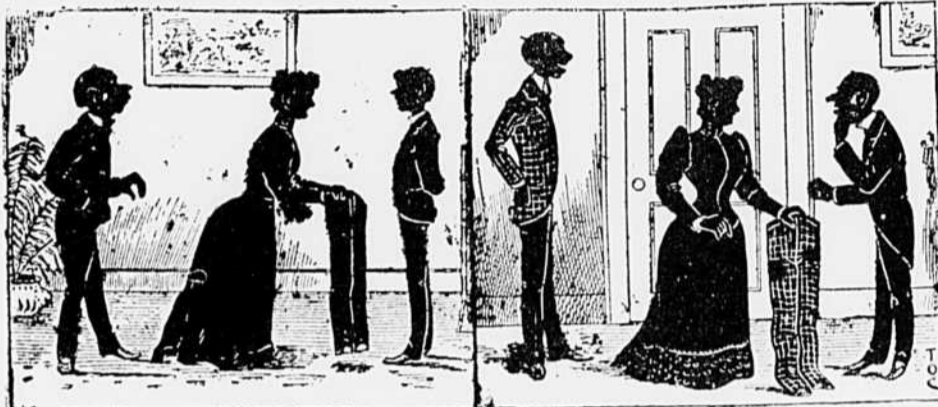


I

— Cher ! Je vais couper ce vieux pantalon pour faire un habillement à bébé.

II

— Sais-tu qu'en enlevant un pouce, bébé porte très bien ton pantalon ?



III

— C'est superbe ! Le pantalon de ton papa te va à merveille !

IV

— Sais-tu qu'en raccourcissant le pantalon de bébé, il t'ira à merveille ?

UN MONSIEUR PRÉVOYANT

Chez le coiffeur :

Un monsieur s'installe pour se faire faire la barbe, et comme il fume, le garçon lui place un crachoir sur le côté droit.

Le monsieur se tourne sur le côté gauche et crache.

Le garçon passe le crachoir de ce côté.

Alors, le monsieur se retourne sur le côté droit ; puis, s'adressant au garçon :

— Otez-moi donc cette mécanique-là ; autrement, je finirai par cracher dedans !

ENTRE MYOPES

— Moi, je n'abandonne jamais mon lorgnon.

— Vous couchez avec ?

— Absolument.

— Pourquoi ça ?

— Vous le demandez ?... Mais, sans mon lorgnon, il m'est impossible de distinguer le jour d'avec la nuit.

EMPLOI DU TÉLÉPHONE COMME BAROMÈTRE

Le téléphone, grâce à sa sensibilité, peut, au moyen d'une disposition assez simple, être utilisé pour la prévision du temps comme une sorte de baromètre.

On est prévenu de 12 à 15 heures à l'avance des perturbations atmosphériques qui se préparent. Lorsque le temps est orageux, il se produit sur la plaque vibrante du téléphone une sorte de grésillement caractéristique dont l'intensité augmente au fur et à mesure que l'orage se rapproche ; on dirait de la grêle fine tombant drue sur une toiture en zinc.

A chaque éclair correspond un coup sourd, net et accentué sur la plaque.

Quant aux changements de température, ils sont caractérisés par une sorte de gazouillement qui peut se comparer au chant d'une troupe d'oiseaux entendu à distance.

VŒU PLATONIQUE

Huit et huit font seize,

Cinq de six, reste un.

Je serais bien aise

De trouver quelqu'un

De pauvre et d'honnête

Qui prête cents francs

Pour payer mes dettes

Quand j'aurai le temps.

Et quand sonnerait au cadran *suprême*,

Midi moins un quart,

Avec probité, je payerais mon *terme*

A monsieur Bernard.

RÉFORME GRADUELLE

Le médecin. — Très bien, votre pouls est meilleur, mais vous tremblez encore. Avez-vous renoncé à boire ?

Le patient. — Oui, docteur, c'est-à-dire en grande partie.

Le médecin. — Qu'avez-vous retranché ?

Le patient. — Bien des choses : Le potage, le thé, l'eau.

DANS SA BRANCHE

— Et vous, mon garçon, qu'est-ce que vous êtes ?

— Dentiste, mon capitaine !

— Parfait, vous resterez à la garde d'écurie pendant les treize jours pour soigner les *râteliers* !

QUAND ON SAIT MARCHANDER

— Je donnerais un monde pour ces doigts-là, disait Auguste émerveillé de la musique exécutée par Clémentine.

— Vous pourriez avoir toute la main à bien meilleur marché que cela, lui chuchota un cousin.

Elle. — On ne peut manger son gâteau et l'avoir encore.

Lui. — Comme tu les fais, les deux choses sont possibles.

NOUVELLE RECRUE

Un bureau de rédaction

LE RÉDACTEUR EN CHEF. — ASCOR PLUME-REAU, aspirant-journaliste... 20 ans

Le Rédacteur en Chef. — En quelle qualité désirez vous entrer dans notre feuille? En celle de reporter ou de rédacteur?

Oscar (vivement). — De rédacteur.

Le Rédacteur en Chef. — Ah! bien. Votre nuance au point de vue politique?

Oscar (décontenancé). — Euh... euh... ma foi...

Le Rédacteur en Chef. — Libéral... conservateur... anarchiste?

Oscar. — Anarchiste!... Ah! non, Monsieur. (*Avec feu*): Sus à l'Anarchie, voyez-vous, sus à l'Anarchie, Au lendemain de la mort de Carnot, le grand Carnot, l'intègre M. Carnot, il importe, il est de toute nécessité de traquer ces bêtes féroces qui... cette horde de sauvage dont... (*Ne trouvant plus ses mots et s'arrêtant*). Mais je m'aperçois...

Le Rédacteur en Chef. — Continuez donc... continuez... Vous allez très bien...

Oscar. — Le moment est venu d'atteindre la racine... euh!... le mal dans sa racine. De l'énergie, encore de l'énergie et toujours de l'énergie, dirai je en parodiant la phrase célèbre de Danton. Que nos gouvernants...

Le Rédacteur en Chef. — Bien...

Oscar. — Que nos gouvernants... euh!... Il y va de l'avenir du pays!

Le Rédacteur en Chef. — Très bien...

Oscar (enhardi). — J'ai, sans me vanter, le style assez facile — Une demi-heure me serait suffisante pour la composition de l'article de fond...

Le Rédacteur en Chef. —... Que je me réserve toujours...

Oscar (désappointé). — Ah!...

Le Rédacteur en Chef. — Vous résigneriez-vous à accepter les fonctions de fait-diversiste... l'emploi est vacant...

Oscar (qui n'a pas compris le mot). — Plaît-il?

Le Rédacteur en Chef. — Fouinard, mon reporter, vous fournirait la matière des faits-divers que vous rédigeriez... comprenez-vous...?

Oscar. — Oui... oui, monsieur.

Le Rédacteur en Chef. — Le travail est très délicat et demande une certaine habitude, la connaissance de certains clichés s'impose.

Oscar. — Ah! oui... On informe... Une enquête est ouverte...

Le Rédacteur en Chef. — Parfait... Ainsi vous acceptez?

LES CONSOLATIONS DE LA PHILOSOPHIE



Oscar. — Mais cela dépend...

Le Rédacteur en Chef. — Du chiffre des appointements? Farceur. Tenez, nous sommes grands seigneurs à l'Echo... vous aurez trois dollars par semaine. Topez la et l'affaire est conclue...

Oscar. — Euh...

Le rédacteur en Chef. — Dans le journalisme les débuts sont toujours durs, mais quelle honorabilité est inhérente à notre profession!

Oscar. — Soit, c'est entendu. (*Ils se serrent la main*).

Le Rédacteur en Chef. — Notez bien qu'aucun de mes collaborateurs n'a joui dès son entrée à l'Echo des avantages pécuniaires que je vous offre... Aussi pas un mot à ce sujet à aucun d'entre eux, ni à personne d'ailleurs...

Oscar. — Je vous le jure...

Le Rédacteur en Chef. — Je compte absolument sur vous. (*Se levant et lui tendant la main*). A demain, cher rédacteur, à 8 heures très précises... La journée ainsi répartie, 8 à 12, 1 à 6 et même plus tard, au hasard des nécessités. A demain...

Oscar. — A demain, cher monsieur.

Le Rédacteur en Chef (Seul). — Cruche, va!... Voilà toujours Boulandon remplacé à bon compte. Quinze dollars moins trois, douze de bénéf!... cela durant six mois, c'est-à-dire... deux cent-quatre-vingt-douze dollars dans la caisse à bibi... les actionnaires n'y verront que du feu... Où en étais-je de mon article?

PIERRE LILAS.

EN LAISSE-T-IL SOUVENT

— Oh! John, lui dit-elle en essayant une larme, je ne me consolerais jamais de ce que *Boulé* vous a emporté un morceau de la jambe l'autre jour.

— Mademoiselle, ne faites pas attention. En ma qualité de commis-voyageur, je laisse des échantillons partout où je passe.

PAS CHANCEUX

M. de Prendsesaises. — Pas de chance, j'ai perdu dix piastres ce matin.

L'ami. — Oh! comment cela.

M. de Prendsesaises. — Je suis allé emprunter ce montant chez mon ami *Donnetout*, et, diable, il n'y était pas.

C'EST LA FAUTE DE LA MODE

M. de Style. — Ma chère, je suis heureux de te voir plus gaie. Quand je suis parti ce matin, ton pauvre *Fido* était si malade que tu étais triste à mort. Il est donc mieux.

Madame de Style. — Non. Aussitôt après ton départ, madame *Tiptop* est venue me voir et m'a dit que ces chiens là ne sont plus à la mode. J'ai jeté la vilaine bête dans la rue.

CLARETS, CLARETS

Ne payez pas \$6.00 et \$8.00 pour une caisse de Claret quand vous pouvez avoir la même valeur pour \$3.00 et \$4.00 de la Compagnie des Vins de Bordeaux. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.



APPARENCES TROMPEUSES



I

Qu'est-ce qu'ils peuvent bien se dire ces amoureux ?



II

—Oui, lui disait-elle, si tu continues à flirter avec la Perruchoux, tu mourras de la main de ta femme ! Je te jette au bout du quai !

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Sibilus, toujours chevaleresque, est en visite chez une charmante dame qui vient d'avoir un garçon.

La jeune mère fait appeler la nourrice qui présente à Sibilus le jeune citoyen :

—Tous mes amis m'assurent qu'il me ressemble... Est-ce votre avis, M. Sibilus ?

—Oui... oh ! oui, c'est frappant ! (Puis avec un étonnement exquis) : Il a pourtant une sale tête !

Entre amies :

Une jeune fille laide disait, hier soir, à une jeune fille jolie :

—Figure-toi, ma chère, que Henri m'a mangée des yeux toute la soirée.

—Oh alors ! reprend l'autre, il a dû avoir une fameuse indigestion !

LES DEUX CHASSEURS

Deux amis sont en chasse, un droit, un tout tordu ; La nuit vient... le bossu s'est égaré sans doute, Car l'autre rentre seul, ayant trouvé sa route : Un bienfait n'est jamais perdu.

Rencontre :

—Quoi ! vous êtes en deuil ?

—Mon père...

—Ah ! quel malheur ! Et... vous a-t-il laissé une grande fortune ?

—Lui ! c'était un bien trop honnête homme. Tout le temps que j'étais mineur, il s'est amusé à payer mes dettes. Il m'a ruiné !

Les futures villégiatures :

—Où allez-vous cet été ?

—Je ne sais pas. Et vous ?

—Je l'ignore.

—Bah ! Nous nous y retrouverons peut-être.

Un loqueteux, s'adressant au concierge :

—Peut-on chanter dans votre cour ?

—C'est défendu... Mais, allez, faites vite et surtout qu'on ne vous entende pas.

Restaurant en plein air :

—Allons ! bon, encore une limace dans ma salade.

—Chut ! Taisez-vous, fait le garçon. Si le patron vous entendait, il serait dans le cas de vous marquer sur l'addition une portion d'escargots.

On dirait, mon pauvre ami, que tu as la jaunisse... tu tires furieusement sur le citron.

—C'est pour me distinguer de Guillaume Tell...

— ???

—Qui tire toujours sur la pomme !

Une réponse :

—Jeanne, si l'horloge sonnait quatorze coups, quelle heure serait-il ?

—Deux heures, p'pa.

—Et toi, Ernest ?

—Ce serait l'heure de réparer la patraque p'pa !

A la caserne :

—Fusilier Mastic, on me répète que vous vous êtes permis de faire ma caricature !

—Mais, capitaine !

—Suffit ! huit jours de salle de police !

—Oh ! capitaine !

—Pourtant ! si vous faites la binette du colonel, je lève la punition.

Le fils Champoireau racle abominablement du violon.

—Laisse-là ton instrument, lui dit son père, en voilà assez.

—Vois tu, papa, c'est le si bémol que je ne réussis pas...

—Je ne sais si tu arriveras à faire un si bémol, mais je doute que tu fasses jamais un Sivorì !...

Dans une épicerie :

—C'est encore vous qui avez mangé des dattes ; voici un noyau par terre.

L'apprenti, vivement :

—Alors ce n'est pas moi, patron. Moi, je les avale toujours.

A la revue de chambrée :

—Eh bien, mes enfants ! êtes-vous satisfaits de la pitance ?

(Chœur de soldats).—Oui, général !

—Et le rata ! Tous contents ! Pas d'injustices ? Est-ce que chacun de vous en reçoit autant que son voisin ?

(Chœur des soldats. — Tous moins, général !

En chemin de fer :

—Oui, Monsieur, tel que vous me voyez, j'ai gagné six mille francs dans le barreau.

—Vous avez été avocat ?

—Non, tourneur en chaises.

LES LOIS DE L'HYGIENE

Charles.—D'où viens-tu donc, Janvier ?

Janvier.—Je viens la de Rivière du Loup. On y prend des bains superbes.

Charles.—L'eau n'est pas trop froide ?

Janvier.—Comment donc ! Je me suis baigné cinq fois avant hier.

Charles.—Cinq fois, es-tu fou ?

Janvier.—Pas la miette ; mais vois-tu le docteur me défend de boire du whisky, excepté quand j'ai le frisson. Oh ! l'eau est splendide ; j'y retourne.

L'ESPRIT D'ÉCONOMIE

—Eh bien ! père Michu, avez-vous fait quelque bonne affaire au marché ?

—Dame, oui. Ma femme m'avait donné quatre sous pour y acheter un almanach : avec le même prix, j'en ai eu deusse de l'année dernière.

FERVEUR SINCÈRE



La maman.—Pourquoi parlais-tu si fort au bon Dieu pour lui demander ce que tu veux ? Il n'est pas sourd !

Bébé.—Non ! mais grand papa l'est.

ÉQUILIBRISTES MERVEILLEUX

Nous sommes déjà revenu plusieurs fois sur les expériences toujours faciles et toujours étonnantes que permet l'application des lois de l'équilibre ; nous avons posé les principes généraux qui mettent chacun à même d'imaginer les variations les plus diverses sur un même thème.

Nous espérons que nos lecteurs auront pu tirer quelque profit de nos indications, et en faire des applications de nature à les surprendre. Néanmoins nous voudrions aujourd'hui aborder à nouveau ces questions d'équilibre et de centre de gravité, à propos d'un tout petit jouet bien modeste que vient de créer l'industrie parisienne.

Nous avons expliqué, on s'en souvient sans doute, qu'un corps est en équilibre quand son centre de gravité est au-dessous du point d'application, du point où repose le corps, ou bien tout simplement en ce point d'application même ; et à ce propos, entre autres expériences, nous avons cité celle qui consiste à faire tenir une aiguille en équilibre debout sur sa pointe en enfonçant la tête de l'aiguille dans un bouchon et, d'autre part, en piquant verticalement deux fourchettes, la queue en bas, dans ce bouchon. Reprenons nos deux fourchettes : elles vont nous servir, mais tâchons autant que possible que ce soient deux fourchettes lourdes ; l'équilibre cherché n'en sera que mieux assuré.

Il nous faut un second sinstrument, un couteau de table quelconque, pointu ou rond, mais plutôt rond, parce que les deux côtés en sont plus naturellement équilibrés. Il s'agit de poser le bout de la lame de ce couteau sur l'extrémité de notre doigt, par exemple, et de le faire tenir horizontalement en équilibre en cet état : il est évident que si, sans préparation, vous tentez l'expérience, le manche, étant très lourd par rapport à la lame, emportera le tout, et le couteau tombera bien vite à terre. Mais appelons les deux fourchettes à notre aide, et cela deviendra bien simple..., si nous plaçons bien ces fourchettes.

Passons la lame du couteau entre les deux dents du milieu de l'une d'elles, vers les deux tiers de la longueur de ces dents, puis faisons entrer les dents de la seconde fourchette dans celles de la première, de manière qu'elles se tiennent enchevêtrées ainsi et qu'elles occupent toutes les deux une position symétrique par rapport à la lame du couteau. Il faut du reste, autant que possible, que ces dents soient assez serrées pour qu'elles se maintiennent mutuellement dans cet enchevêtrement et qu'elles serrent la lame et ne glissent point. Quant à la position exacte qu'il faut donner aux fourchettes par rapport au couteau, il suffit de dire qu'elles doivent faire avec lui, du côté de la main, un angle aigu d'à peu près 60 degrés. Nous disons à peu près, car ce ne sont que des indications tout à fait générales ; le meilleur guide en la matière, c'est l'expérience et le tâtonnement. On donne aux fourchettes une

position telle que leur queue vienne très en arrière de l'endroit où la pointe du couteau repose sur l'extrémité du doigt. Si l'on se rappelle tout ce que nous avons dit sur le centre de gravité, on comprendra tout de suite que, du fait de ces grands bras, le centre de gravité est amené à coïncider précisément avec le point d'application... à condition bien entendu, que les fourchettes soient fixées au point voulu sur la lame du couteau. C'est pourquoi, comme nous l'avons dit tout à l'heure, il faut tâtonner, chercher la position des deux fourchettes qui est favorable à l'équilibre, c'est-à-dire celle dans laquelle le centre de gravité

originaux et peu coûteux, qui sont d'un débit assuré, en se basant sur le même principe, ont transformé l'apparence extérieure de cette expérience.

Supposez une feuille de carton ferme sans être trop lourd, découpée sous la forme d'une libellule, et imprimée en couleur de façon à imiter ladite libellule vue d'en haut volant les ailes étendues ; c'est ce que représente une des figures de notre dessin. Retournez maintenant cette feuille de carton, vous verrez en dessous, comme l'indique notre gravure, à l'extrémité de chaque aile antérieure, une petite lame de plomb ronde collée au carton.

Par rapport à la queue et au corps de la libellule, les ailes munies de leur contrepoids en plomb jouent exactement le même rôle que les fourchettes par rapport au couteau. Aussi appuyez la tête de la libellule sur le bout de votre doigt, ou bien, ce qui paraîtra plus gracieux, sur la pointe d'une aiguille piquée verticalement : le centre de gravité passera par le point d'appui, et tout le système sera en équilibre, si bien que la libellule, oscillant au moindre souffle, semblera s'être venue poser légèrement sur l'aiguille ou sur votre doigt.

On a donné une autre forme gracieuse à ce petit jouet : on a découpé une feuille de carton en forme d'hirondelle, toujours vue par en dessus et volant les ailes étendues, on a muni de petits cercles de plomb les extrémités de ces ailes, et, ces cercles faisant contrepoids à l'oiseau, vous pouvez le poser par le bout de son bec sur votre doigt, qu'il paraîtra venir becqueter en voletant. De même aussi on a découpé des écrevisses, dont les pattes antérieures jouent le même rôle. On a été jusqu'à fabriquer de petits acrobates, toujours en feuille de carton, qui pourraient rendre des points aux sujets les plus remarquables de tous les cirques : on les voit se tenir horizontalement en équilibre, étendant les jambes en arrière, s'appuyant sur une tête d'épingle avec leur langue qu'ils sortent démesurément, et grâce simplement à leurs bras qu'ils projettent en avant, ces bras étant munis à leur extrémité de la petite plaque de plomb dont nous avons déjà parlé.

Il nous a semblé amusant d'attirer l'attention sur ce curieux petit jouet, d'autant plus qu'il est bien facile à construire, surtout avec les quelques modèles que nous avons donnés : il suffit d'un peu de carton bristol ; quant aux cercles de plomb, pour les fabriquer, il suffit d'aplatir au marteau des balles en plomb et d'y découper des rondelles au canif. Ajoutons du reste qu'il importe que les deux rondelles se fassent exactement contrepoids pour que le petit équilibriste ne penche pas plus d'un côté que de l'autre. Pour remédier à ce malheur, s'il se produisait, il suffirait de déplacer quelque peu une des petites plaques de plomb, jusqu'à ce que l'horizontalité soit obtenue, ou bien de la rogner, d'en enlever un morceau, afin qu'elle pèse moins. Il n'y a qu'à tâtonner un peu pour arriver au but.

DANIEL BELLET.

SON PREMIER VOYAGE A LA VILLE

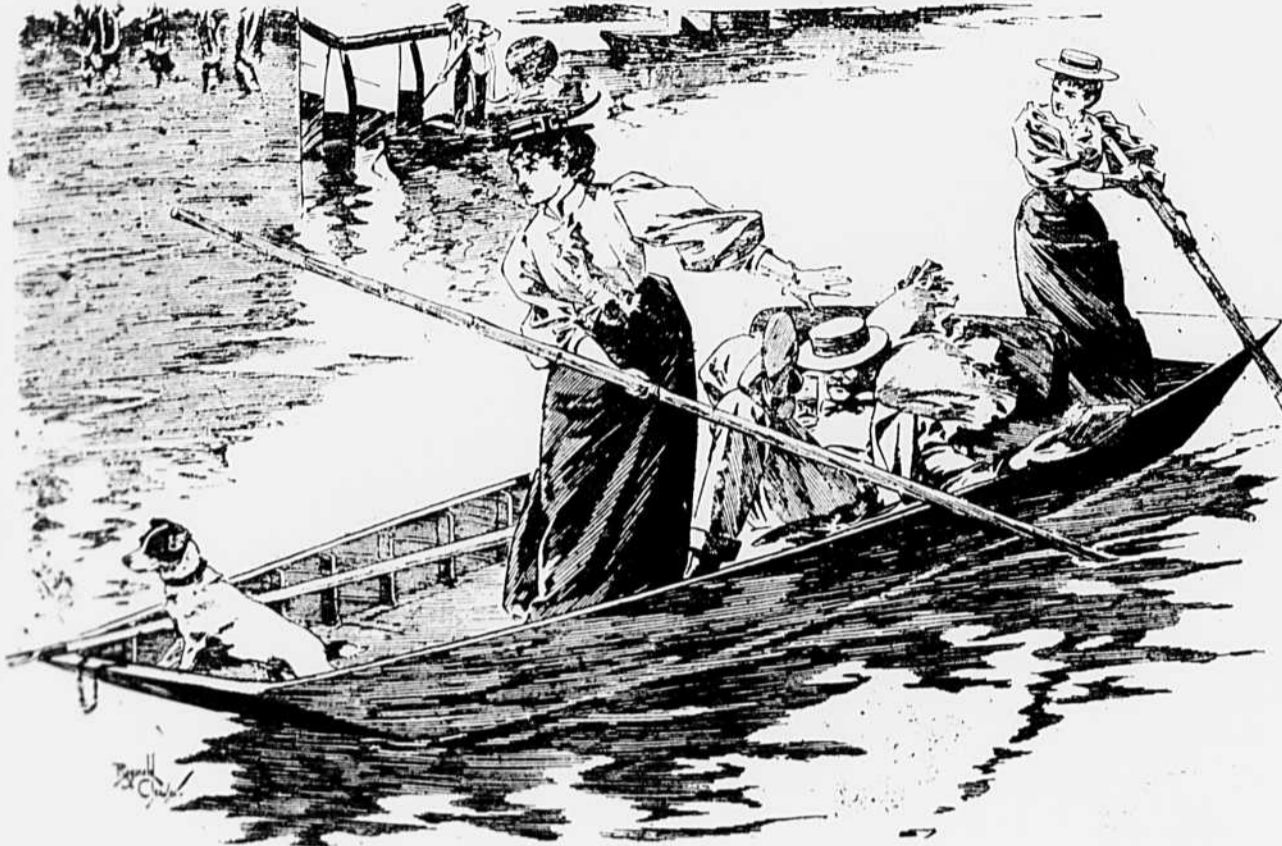


Garleheu à une femme de chambre de l'hôtel. — Où est la cuisine ?
La femme de chambre. — Pourquoi la cuisine ?
Garleheu. — Pour me débarbouiller, parbleu !

est ramené au point voulu. On comprend que tout cela dépend, pour beaucoup, des poids respectifs de la lame du couteau, de son manche, des deux fourchettes, etc.

On peut tout aussi bien réussir l'expérience en remplaçant le couteau par un morceau de règle ou de carrelot, et en y piquant deux grattoirs, deux canifs dans une position analogue à celle des fourchettes, de part et d'autre de cette règle. L'expérience, pour être intéressante au point de vue physique, n'en manque pas moins complètement d'élégance ; mais précisément les industriels parisiens, toujours à l'affût de ces petits jouets

INÉGALITÉS SOCIALES



PAUVRES HOMMES !

LES NOUVEAUX PROCÉDÉS DE LA VERRERIE

L'industrie de la verrerie est certainement des plus intéressantes, et rien n'est curieux comme de visiter une de ces grandes fabriques où l'on voit, sous ses yeux mêmes, transformer une masse sableuse en une substance translucide et cristalline : aussi ne pouvons nous mieux faire que de recommander à nos lecteurs de profiter d'un pareil spectacle chaque fois qu'ils le pourront. Ce journal a, d'ailleurs, étudié antérieurement les merveilles de la verrerie, les œuvres si délicates des verreries de Venise, notamment, et il a montré quels procédés généraux on emploie dans cette fabrication. On a vu, par exemple, le verrier cueillant la matière pâteuse du bout de sa canne creuse, et insufflant de l'air, au moyen de ce tube, au milieu de la masse, la transformant en récipients des formes les plus variées.

En somme, même à l'heure actuelle, dans la plupart des verreries, c'est encore cette antique méthode que l'on emploie ; mais, si l'on veut bien venir avec nous faire un tour dans les grandes fabriques, on verra que certaines modifications des plus importantes y ont été introduites.

Le soufflage à la canne est excessivement malsain et fatigant pour l'ouvrier. Malsain, parce que ses poumons sont ainsi en communication avec l'air insufflé dans la masse vitreuse, air qui se trouve bientôt à une température fort élevée : la muqueuse pulmonaire n'est pas impunément exposée à pareille chaleur, et il en résulte pour les verriers de fréquentes maladies de poitrine. (C'est du reste ce qui explique la soif dont ils souffrent constamment, et qu'ils étanchent à l'aide d'un nombre incalculable de bouteilles de vin.) En outre, le procédé est excessivement fatigant, surtout quand il faut souffler de grandes pièces, car les poumons doivent alors expirer une large masse d'air. C'est le cas pour les verres à vitre fabriqués d'après l'ancien procédé décrit par le *Journal de la Jeunesse* : on doit en effet fabriquer d'énormes bouteilles allongées, dont on coupe les deux extrémités, et qui, transformées ainsi en cylindres ouverts aux deux bouts, sont fendues dans le sens de la longueur et étendues à plat.

Mais, aujourd'hui, grâce au système de M. Haurez, on n'a plus à souffler de ces cylindres ou manchons : on emploie les plateaux comme pour les glaces. On doit savoir que celles-ci sont faites par coulage : le soufflage serait absolument

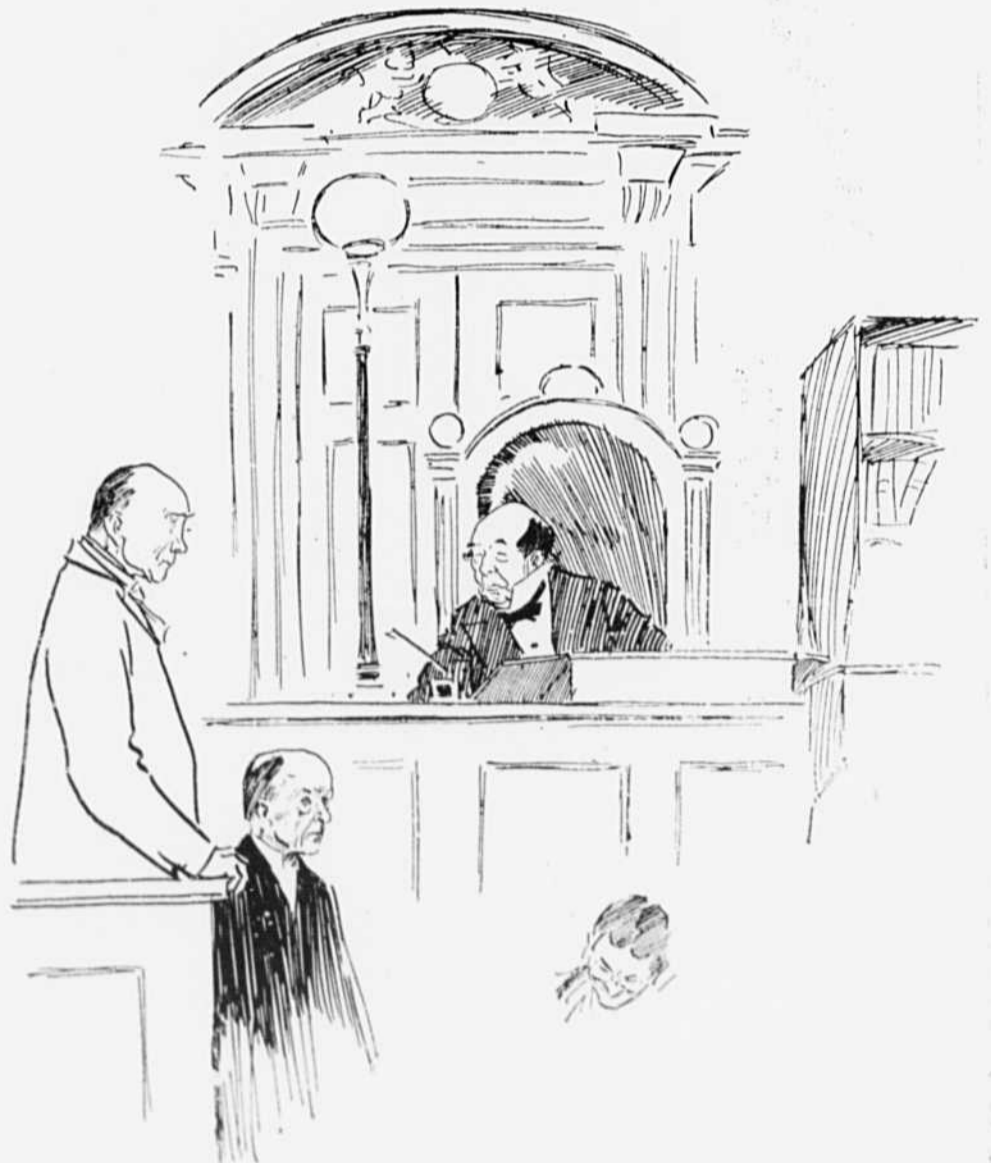
impossible pour les immenses surfaces qu'on leur donne maintenant, et il ne permettrait pas d'ob-

tenir l'épaisseur uniforme qui est nécessaire. C'est pourquoi l'on verse le verre en fusion sur une table de fonte où on l'étend en y passant des rouleaux. Il est tout simple d'en agir de même pour les vitres : le verre est coulé et roulé par plusieurs rouleaux qu'on abaisse de plus en plus pour amincir la plaque. On termine même l'opération en l'étirant après l'avoir fait réchauffer.

On a imaginé aussi une autre méthode fort originale. On verse du verre fondu dans un cylindre horizontal tournant à une grande vitesse ; tout naturellement, en vertu de ce que l'on nomme la force centrifuge, la masse fondue est projetée sur la surface intérieure du cylindre. On se sert d'un dispositif spécial, sur lequel nous n'avons pas à insister, pour empêcher le verre d'adhérer au métal ; puis, quand l'opération est terminée et que toute la matière vitreuse est venue former un cylindre, un manchon intérieur au cylindre métallique, on ouvre, celui-ci on sort le manchon de verre, on le fend on longueur, on l'étend à plat comme il a été dit.

Mais un verrier bien connu, M. Appert, dont la fabrique de Clichy est justement célèbre, et nombreux travaux sur le verre, est venu assez récemment modifier toute la

INNOCENCE ÉCLATANTE



Le magistrat.—Comment pouvez-vous prouver, témoin, que le prisonnier n'a pu commettre le vol
Le témoin.—Il m'a aidé, cette nuit-là, à faire sauter le coffre-fort de la maison Pollard.



I
Monsieur Parvenu (à son tapissier).—Regardez ce que mes pendards d'enfants ont fait sur le mur ! Comment y remédier ?

II
L'artiste.—Voyez-vous ce qu'on peut faire avec le travail de vos enfants ! Quels artistes !

technique de la fabrication du verre, grâce à une invention bien simple. On sait que l'emploi de l'air comprimé est aujourd'hui courant dans l'industrie ; on s'en sert constamment pour transmettre la force motrice, pour mettre en mouvement des véhicules et pour bien d'autres usages : or, comme c'est précisément le soufflage qui est dangereux dans le travail du verrier, il est simple de ne plus demander à ses poumons l'air qui doit gonfler la masse vitreuse et souffler les pièces, et de le faire sortir tout uniment d'un réservoir où il se trouverait sous pression. En un mot, M. Appert a inventé un appareil fort ingénieux qui insuffle de l'air comprimé dans la canne, et qui peut se prêter au travail du soufflage pour les objets de toutes sortes, depuis les bouteilles, jusqu'aux manchons pour verre à vitres. Bien entendu, il a fallu créer un certain nombre de variétés du même système, suivant la nature de l'objet à souffler : l'ouvrier doit tantôt faire tourner la canne rapidement sur elle-même, tantôt la tenir verticalement le nez en haut (comme on dit), ou au contraire le nez en bas, tantôt enfin lui donner un mouvement de balancier de pendule. On a donc modifié l'appareil de façon que tous les mouvements de la canne soient possibles, et que rien ne gêne l'ouvrier dans son travail.

Ainsi, dans les usines nouvelles établies suivant le système de M. Appert, le principal organe de la fabrication est une machine comprimant l'air, en général une machine à vapeur, accumulant l'air dans de solides réservoirs où il est entassé, si l'on peut dire, à plusieurs atmosphères ; puis, à l'aide de tout un réseau de tuyaux, à l'aide d'une canalisation compliquée, cet air se distribue dans tous les points de la verrerie. Voici partout des prises d'air où l'ouvrier pourra trouver ce précieux auxiliaire de son travail.

Un verrier, par exemple, veut travailler sur son banc, sur son établi, une petite pièce quelconque pour laquelle il n'a qu'un mouvement de rotation à donner à sa canne. Il ouvre une plaque métallique qui couvre un trou pratiqué dans le sol, et où se trouve un robinet tout à fait analogue à ceux des bouches d'eau qui servent à arroser les rues à Paris ; il adapte au robinet un tuyau en caoutchouc, et relie ce tuyau à sa canne, au bout de laquelle il a cueilli une certaine quantité de verre. Dès lors, il n'a plus qu'à poser le pied sur une pédale placée auprès de son banc : le tuyau d'arrivée de l'air s'ouvrira, et l'air s'introduira dans la masse plastique comme si, ou plutôt bien mieux que si l'ouvrier soufflait avec ses poumons.

Il ne reste plus au verrier rien de cette besogne si fatigante du soufflage, il n'a plus qu'à diriger l'opération, à tourner sa canne, à modeler la pièce, etc. On ménage une installation toute différente pour la fabrication des manchons de verre à vitres (car avec l'air comprimé on est revenu à l'ancien procédé), et pour toutes les manipulations où la canne doit être tenue le nez en haut ou en bas, ou être animée d'un mouvement de

pendule. La prise d'air est au plafond : il en descend un tube de caoutchouc équilibré qui peut descendre ou remonter sur une poulie, et auquel on relie la canne. M. Appert a aussi imaginé des presses à mouler à l'air comprimé, qui rendent de grands services.

Ces installations sont d'ailleurs assez délicates, et, sans entrer dans des détails par trop techniques, nous pouvons dire que, grâce à d'ingénieuses dispositions, on doit obtenir de l'air à une pression plus ou moins considérable, suivant le travail à exécuter.

Il est certain qu'une fabrique où fonctionne le soufflage à l'air comprimé est beaucoup moins pittoresque que ces anciennes verreries où l'on voyait les ouvriers souffler au bout de leur canne comme de gigantesques bulles de savon. Mais, quand on songe qu'avec cette méthode primitive, un ouvrier bouteiller doit chasser de ses poumons 1 mètre cube d'air à une pression qui dépasse souvent 75 grammes ; que, pour les manchons de verre à vitres la quantité correspondante atteint jusqu'à 7 mètres ; quand on réfléchit à l'effort musculaire que cela représente, à la fatigue qui en résulte pour le verrier au danger qu'entraînent la sécheresse et la température de l'air que respire l'ouvrier, on se félicite de cette disparition du pittoresque, et l'on considère l'invention de M. Appert comme un véritable bienfait. Du reste, même dans ces conditions, la verrerie est une industrie des plus curieuses, et nous aurons occasion de revenir sur quelques types spéciaux de fabrication.

DANIEL BELLET.

CLARETS PURS ET A BON MARCHÉ

Demandez à votre épicier pour les Clarets de la Compagnie des Vins de Bordeaux garantis purs, et vendus à \$3.00 et \$4.00 la caisse de 12 grosses bouteilles. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

CERTAINS ACCOMODEMENTS



Smith.—Si tu n'étais pas de la tempérance, je te ferais goûter de ce petit cognac.
Jones.—Pouah ! Quelle blague !
Smith.—Mais c'est du cognac de dix ans !
Jones.—Dix ans ? Avant que j'aie promis ! Alors, j'ai le droit d'en prendre.

LA FORCE DE LA BALEINE

Un professeur d'anatomie d'Édimbourg a calculé la puissance que développent les baleines dans leurs mouvements de nage.

La baleine du Groenland atteint une longueur de 45 à 48 pieds, tandis que certaines baleines franches, vues dans l'Atlantique, dépassent quelque fois 75 pieds. Il est constaté que la baleine du Groenland se meut parfois avec une vitesse de 8 à 9 nœuds à l'heure, et que, dans le même espace de temps, la baleine franche peut arriver à 13 nœuds.

Appliquant ces données à une baleine franche, échouée à Longnidry, il y a quelque temps, le professeur d'Édimbourg s'est adressé à un constructeur de navires, et lui a demandé de calculer la puissance nécessaire pour déplacer un corps de cette taille à raison de 12 nœuds à l'heure.

La baleine de Longnidry avait 75 pieds de longueur et pesait 75 tonnes. Sa queue mesurait 18 pieds de largeur.

L'ingénieur estime que, dans ces conditions, le gigantesque cétacé devait développer la puissance prodigieuse de 145 chevaux.

E. L.

THEATRE ROYAL

BRILLANT SUCCÈS

Dans le domaine de la fiction, il n'y a peut-être pas de conception idéale plus fantastique que l'histoire de cette princesse immortelle que Rider Haggard a créée de toute pièce sous le titre mystérieux de "Elle."

L'adaptation de cette fiction à la scène offrait des difficultés qui, de prime abord, ont dû paraître insurmontables. Cependant ces difficultés ont été surmontées et la pièce qui est actuellement représentée au Théâtre Royal est une reproduction aussi fidèle que possible du chef-d'œuvre du romancier anglais.

Le principal rôle est tenu par Mlle Sadie Farley. C'est une excellente actrice qui personnifie avec avantage la reine de beauté et d'éternelle jeunesse. Mlle Farley déploie un réel talent dans les scènes de passion, et son jeu est, de plus, souple et flexible, empreint de beaucoup de délicatesse, suivant les situations.

La mise en scène, les décors et costumes sont très appropriés et les amateurs de merveilleux ne devront pas manquer cette occasion de juger par eux-mêmes d'un drame puissant, charpenté par la plus féconde imagination.

L'inauguration de la saison, au Théâtre Royal, a été un succès. Il y avait foule,

LES AGRÈMENTS DE LA CONVERSATION MODERNE



Lui.—Quel beau temps, n'est-ce pas, mademoiselle ?
Elle.—Oui, en certains endroits ; mais il doit pleuvoir quelque part.

APRÈS DIX ANS D'ABSENCE

RÉCEPTION TOUCHANTE

New-York, 1er août 1877.

" Mon cher Prosper,

" Enfin, c'est bien décidé cette fois. Nous abandonnons l'Amérique et allons rentrer définitivement en France. Dans quelques semaines j'aurai terminé la liquidation complète de toutes mes affaires ici et je m'embarquerai sur le paquebot qui me ramènera auprès de toi.

" Certes, j'ai hâte de te revoir, depuis plus de dix ans que nous sommes séparés, mais il y a quelqu'un qui, plus que moi encore, est impatient de t'embrasser, c'est ton neveu et filleul Arthur. Aussi, sa présence ici ne m'étant plus indispensable, l'ai-je autorisé à me devancer auprès de toi. Tu le trouveras bien changé et auras peine à le reconnaître. Le gringalet timide dont tu plaisantais l'allure embarrassée est devenu un grand, fort et beau garçon qui n'a pas froid aux yeux. Tu jugeras bientôt de la transformation, car Arthur arrivera auprès de toi huit jours après la réception de la présente lettre. Il s'embarquera le 10 à New-York sur la *France* et sera vraisemblablement au Havre le 20 ou le 21. Aussitôt débarqué, il prendra le train pour Paris.

" Je ne t'en écris pas plus long aujourd'hui. Mon fils te mettra de vive voix au courant de nos affaires et de nos projets.

" A bientôt, maintenant, ton frère affectionné,
Alphonse REBOUILLANT.

Telle était la teneur d'une lettre dont la lecture, dans la matinée du 12 août 1877, provoquait à chaque instant des exclamations joyeuses de la part de Prosper Rebouillant qui avait peine à la déchiffrer, tant était grande l'émotion qu'elle lui causait.

* *

Son émotion était d'ailleurs bien naturelle. Le frère qu'il allait revoir après dix ans de séparation, le neveu qu'il allait enfin pouvoir em-

brasser, composaient toute sa famille : ils étaient les deux seuls êtres auxquels il avait voué depuis de longues années une affection inaltérable et sans bornes. Il n'avait jamais vécu et ne vivait que pour eux.

Son frère, plus jeune que lui de dix ans, c'était lui qui l'avait pour ainsi dire élevé. Lorsque mourut leur père, lui, l'aîné, venait de prendre ses vingt-deux ans et était à peine un homme. Il avait alors renoncé à se marier pour s'occuper avec plus de sollicitude de l'instruction et de l'éducation du jeune orphelin, puis pour servir de guide, au début de la vie, au jeune homme inexpérimenté et pour l'aider à se créer une situation.

Aussi, quelle joie pour lui lorsqu'Alphonse eut brillamment terminé ses études à l'École centrale ! et quel orgueil quand il vit le nouvel ingénieur attaché à l'une des plus importantes usines de Paris !

A partir de ce moment, l'excellent Prosper crut bien terminées pour toujours, pour son frère et

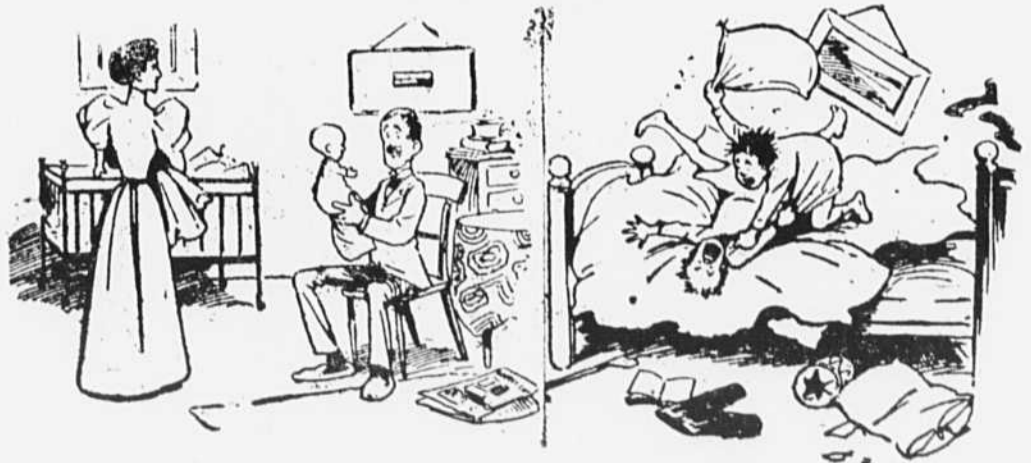
tacher d'une façon double un aide dont chaque jour il était à même de reconnaître les sérieuses qualités, lui avait donné sa fille en mariage et l'avait associé à son industrie.

Pendant près de quinze ans aucun nuage n'était venu troubler la sérénité du jeune ménage. La femme d'Alphonse était charmante et possédait toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Loin de diminuer avec le temps, l'affection mutuelle des deux époux ne faisait que croître de jour en jour, d'autant plus qu'un lien nouveau était venu resserrer leur union : un fils leur était né, Arthur, dont l'excellent Alphonse avait été le parrain. Dirigé par de parfaits parents, ce fils leur donnait de continuelles satisfactions et promettait de devenir à son tour un bon sujet et un homme utile.

* *

Mais tout à coup, en une seule année, les catastrophes s'étaient succédées sans interruption

JAMAIS CONTENT



I

Le papa.—Quel bonheur, quand les enfants seront assez grands pour coucher seuls dans leurs chambres !

II

Le moment du bonheur arrivé.

BIEN-ÊTRE PLAINDRE



I

—Mes chers amis, cette petite servante était un prodige de travail ; mais elle manquait de genre.

II

—Enfin nous eûmes le genre. Mais nous eûmes aussi l'ouvrage à faire.

et le malheur était doublement entré dans cet honnête intérieur, — jusque là si heureux, — atteignant en même temps l'aîné de la famille dans ses affections les plus chères. La femme d'Alphonse avait été emportée en quelques semaines par la fièvre typhoïde, et son beau-père, ruiné par les faillites successives de clients et de banquiers, avait dû, pour ne pas être lui-même contraint de déposer son bilan, de vendre en toute hâte son usine à vil prix. Toute la fortune du beau-père et du gendre servit à désintéresser les créanciers. Il ne leur resta plus que des ressources pécuniaires insignifiantes ; mais ils avaient sauvé l'honneur du nom et, pour des gens de cœur, c'était la chose la plus importante.

Le beau-père d'Alphonse ne survécut pas à cette ruine qu'il n'avait pu prévoir et dont, en somme, il ne se sentait pas responsable. Le coup était trop rude. On le trouva un matin mort dans son lit. Le chagrin lui avait porté au cœur et l'avait tué.

**

A quarante ans, après avoir dirigé pendant plusieurs années l'une des plus importantes exploitations industrielles de Paris, Alphonse Rebouillant s'était donc trouvé à peu près dans la même situation qu'à ses débuts dans la vie, avec cette aggravation qu'il n'était plus jeune et qu'il avait à son tour charge d'âme, puisqu'il avait un fils dont l'éducation n'était pas terminée.

Il comprit que, dans ces conditions, il lui serait difficile de reconquérir à Paris une situation convenable et il résolut de s'expatrier.

Après avoir pris tous les renseignements nécessaires auprès d'un de ses anciens correspondants d'Amérique, il partit avec son fils pour New-York, dans l'espoir d'y reconstituer rapidement sa fortune.

Le courageux ingénieur n'eut point à se repentir de sa résolution, puisque, au bout de dix ans, il pouvait rentrer en France avec une aisance honorablement acquise par un intelligent et persévérant travail.

**

On conçoit maintenant l'émotion et la joie éprouvées par Prosper Rebouillant en recevant la lettre par laquelle son frère lui annonçait son

prochain et définitif retour en France et l'arrivée immédiate de son neveu et filleul Arthur.

Ainsi, c'était donc vrai, sous huit ou dix jours il presserait son filleul dans ses bras et quelques semaines plus tard son frère reviendrait à son tour... On allait de nouveau se trouver réunis, et pour toujours cette fois...

ESPRIT LOGIQUE



Grand papa.—Pourquoi les petites filles font-elles leurs prières tous les soirs ?
Eva.—Pour que le bon Dieu ait la chance de savoir ce qu'elles veulent pour le lendemain.

Que ces huit jours parurent longs à l'excellent homme dont la patience n'était point, d'ailleurs, la qualité dominante ! Comme tous les Rebouillants, dont la vivacité est le seul défaut, le brave et digne homme s'emportait à la moindre contradiction, s'irritait au plus léger obstacle, quitte à reconnaître aussitôt son erreur et à regretter sa vivacité, car il avait, comme on dit, *le cœur sur la main*.

Durant ces huit jours d'attente, l'impatience lui fit perdre l'appétit et le sommeil. On peut donc concevoir dans quel état de surexcitation il se trouvait lorsque, après avoir reçu du Havre un télégramme dans lequel son neveu lui indiquait l'heure de son arrivée à Paris, il se rendit à la gare Saint-Lazare pour le recevoir.

Oh ! il ne fut pas en retard, ce jour-là, l'excellent Prosper : il était dans la salle d'attente, précédant la sortie des voyageurs, une bonne demi-heure avant l'arrivée du train du Havre, et il se promenait fiévreusement de long en large, regardant sa montre toutes les deux minutes. Jamais le temps ne lui avait paru aussi long.

Enfin, le train arriva en gare. Prosper, bousculant tout le monde, se précipita comme un tourbillon vers l'étréite issue par laquelle devaient passer les arrivants, sans s'inquiéter des récriminations qu'il soulevait sur son passage, il réussit à se placer au premier rang de la foule, massée à la sortie, juste à point pour recevoir dans les jambes le choc d'une valise que portait à la main un voyageur arrivant en sens contraire.

—Faites donc attention, maladroit ! lui cria d'un ton colère Prosper subitement devenu cra-moisi.

—Eh ! faites attention vous même, répliqua le voyageur sur le même ton ; vous n'avez qu'à ne pas boucher la sortie et l'on ne vous chatouillera pas les pattes, monsieur le dindon en colère...

—Vous êtes un impertinent ! un polisson ! hurla Prosper mis au comble de l'exaspération par cette épithète de *dindon*.

—Un polisson ! Ah ! ça, dites donc, retenez votre langue ou prenez garde à vous, vieille mazette ! riposte sur le même ton le voyageur en s'avançant d'un pas.

—Ah ! c'est trop fort ! glapit Prosper en s'élançant sur son interlocuteur, à qui il administra une gifle retentissante.

GOUTS FIXES



Luce.—J'ai invité pour ce soir une jeune fille qui vous plaira beaucoup.
 Edouard.— Comme vous êtes bonne d'étudier mes goûts ! Comment savez-vous qu'elle me plaira ?
 Luce.— Elle a cent mille dollars à la banque.

**

La querelle, causée par un motif des plus futiles, menaçait de devenir sérieuse, car le gillé, pâle de rage, avait jeté sa valise dans l'intention évidente de tomber à bras raccourcis sur son agresseur, lorsque l'intervention d'un sergent de ville, attiré par le tapage, vint fort heureusement empêcher la bataille qui allait avoir lieu.

Mais, si sa présence était un obstacle à de nouvelles voies de fait, elle fut toutefois impuissante à calmer l'irritation des deux hommes, qui continuèrent à s'injurier, à qui mieux mieux et qui, chacun prétendant avoir raison, parlaient tous les deux à la fois pour prouver leur bon droit.

Ne sachant auquel entendre, le gardien de la paix prit le sage parti d'emmener au poste voisin gilleur et gillé en leur disant qu'ils s'expliqueraient devant le commissaire de police.

Il fallut bien en passer par là ; ce nouvel et désagréable incident, qui contrecarrait complètement les projets de Prosper Rebouillant et probablement aussi ceux du voyageur si pressé de sortir de la gare, ne fit qu'accroître leur irritation mutuelle et que porter à son comble la fureur dont ils étaient animés l'un contre l'autre.

**

Au poste, avant de leur permettre d'exposer leurs griefs et pour leur donner le temps de se calmer, le commissaire jugea à propos de leur demander, tout d'abord, leurs noms, prénoms et qualités. Il commença son interrogatoire par le voyageur, qui répondit aussitôt :

— Arthur Rebouillant, de New-York.

Ces quelques mots — au grand ahurissement du commissaire — amenèrent un retournement complet des sentiments de nos personnages.

Prosper se jeta au cou de celui qu'il venait de souffleter et qu'un instant auparavant il brûlait de malmenager davantage.

sur le danger de se laisser emporter par la colère sans se donner le temps de la réflexion.

— Certainement, monsieur le commissaire, lui répondit Prosper, vous avez raison, mille fois raison. Mais, que voulez-vous, nous sommes tous comme ça dans la famille — de véritables soutes au lait. — Pourtant, la leçon d'aujourd'hui est dure pour moi, et, bien que je sois vieux, je tâcherai de me corriger : il n'est jamais trop tard pour bien faire.

— Et pour moi donc, riposta Arthur, la leçon n'a point été plus douce. Certes, mon excellent oncle et bon parrain, après dix ans de séparation, je m'attendais bien à un chaud et cordial accueil de votre part, mais point à une réception aussi touchante...

— Ne m'en garde pas rancune, mon garçon ; j'en suis plus malheureux que toi. Donne-moi ta joue, que j'efface encore une fois par un baiser la trace de ma vivacité.

FR. DESPLANTES.

C'est épatant, s'exclama un ivrogne vexé ! Quand j'ai bu, tout le monde le voit... et quand j'ai soif, personne ne s'en aperçoit.

LA MAISON DU BORD DE L'EAU

— Mon neveu ! s'écria-t-il, mon neveu !! Alors tu es mon neveu !!!

— Votre neveu ?

— Eh ! oui, je suis Prosper Rebouillant, le frère de ton père, accouru à l'arrivée du train pour te recevoir...

Et les deux querelleurs se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en présence du commissaire de police, stupéfait, qui se demandait déjà s'il avait affaire à des fous ou à des mauvais plaisants.

Enfin, tout finit par s'expliquer, et le magistrat, désarmé par le sourire qui le gagnait de plus en plus, remit en liberté l'oncle et le neveu en leur faisant une petite sermonce, appropriée à la circonstance,

Elle s'appelait de son vrai nom la Grangerie, mais dans le pays on disait tout simplement, en parlant d'elle, "la maison du bord de l'eau", parce qu'elle mirait dans le lac ses hauts toits bruns en auvent et sa grise façade méridionale, ornée d'une galerie que drapait une vieille vigne aux pampres échevelés. Elle était carrée, nue et massive ; — isolée des autres maisons du village par des vergers et des vignes. — Deux énormes noyers abritaient de leur ombre humide le large escalier de pierre veinée qui conduisait tout droit à l'appartement du premier étage. Les pièces spacieuses, avec leur plafond aux poutres saillantes, leurs murs décorés de fresque à l'italienne, leur mobilier datant du dix-huitième siècle, n'étaient ni confortables, ni très hospitalières ; mais, malgré leur délabrement, elles satisfaisaient les goûts très simples des propriétaires, les Balmont de Vertier, — deux vieux époux sexagénaires qui habitaient la Grangerie, depuis l'époque de leur mariage. Ils y avaient passé leur lune de miel, en avaient chaque année vendangé les vignes et y avaient vu se succéder pacifiquement quarante printemps et autant d'hivers. Pour eux, il n'existait pas de demeure comparable à "la maison du bord de l'eau" ; le vin qu'on y récoltait, était supérieur à tous les crus du canton : les fruits du verger avaient une saveur et un fondant non pareils, et la Grangerie était le séjour le plus gai et le plus aimable qu'on pût trouver au bord du lac.

Cette opinion optimiste n'était point partagée par les nièces des Balmont, deux jeunes orphelines de dix huit à vingt ans, que le vieux couple avait recueillies, adoptées et élevées depuis leur plus jeune âge. Après un séjour de quatre années dans un couvent de Chambéry, les deux sœurs, Mauricette et Francine, étaient rentrées à la Grangerie et y passaient de longs mois monotones, remplis invariablement par les mêmes tâches et les mêmes plaisirs ; — travaux de lingerie et de jardinage sous la direction de la tante Balmont, pendant la semaine ; messe, vêpres et salut, le dimanche, et, le soir, parties de piquet avec l'oncle Balmont. Jamais de sorties, jamais de bal, jamais de voyages. Leur plus agréable distraction, en été, consistait à épier, trois fois le jour, le passage du bateau qui faisait le tour du lac avec sa cargaison de touristes. Ce bateau, plein de passagers venus des quatre coins de la France, représentait

FILS DÉNATURÉ



Le papa.— Si je te surprends encore à voler mes pommes, tu t'en souviendras ! Est-ce qu'il n'y a pas assez de voisins tout autour, espèce de sans cœur, pour que tu viennes piller ton pauvre père ?

pour elles toutes les joies et toutes les tentations du monde extérieur. Elles le guettaient de loin, tressaillaient au sifflet de la machine, et le voyaient disparaître avec des soupirs de regret. Elles regardaient passer, avec des yeux pleins de convoitise, les touristes avec la lorgnette en bandoulière, les belles dames en fantaisiste costumes de voyage, et, tout en suivant le double sillage argenté du bateau sur la nappe bleue du lac, elles se forgeaient de beaux rêves de plaisirs mondains et de romanesques aventures. — Mais à la fin de septembre, les touristes s'en allaient avec les hirondelles; les rares riverains du lac, appelés à la ville pour leurs affaires, peuplaient seuls de leur silhouette trop connue le pont du bateau, et les deux sœurs retombaient dans l'ennui monotone de l'hiver. Elles se dépitèrent tout bas en songeant que leur jeunesse allait se consumer dans ce mélancolique isolement, et, le dimanche, à l'église, elles priaient Dieu et les saints de leur envoyer quelque événement dont l'imprévu fit diversion avec cette navrante uniformité de leur vie.

Un jour d'été, le ciel fit mine d'exaucer leurs prières. Une lettre de Genève obligea le propriétaire de la Grangerie de s'absenter pour une huitaine, et comme les deux époux, à l'exemple de Philémon et Baucis, ne pouvaient vivre l'un sans l'autre, ils résolurent de partir tous deux, en confiant la maison à la garde de leurs nièces. — Donc, un matin de juillet, après avoir fait force recommandations à Mauricette et à Francine, le vieux couple monta dans une carriole chargée de paquets et de provisions comme pour un voyage au long cours, et disparut au tournant de la route d'Anecy.

Restées seules et maîtresses du logis, les deux sœurs commencèrent à battre des mains; puis elles se creusèrent le cerveau pour inventer des plaisirs inédits et se prouver à elles-mêmes leur indépendance momentanée. Mais, prises au dépourvu, elles ne trouvaient rien de bien neuf, et, après avoir beaucoup cherché, dès le quatrième jour, elles en arrivaient déjà à être embarrassées de leur liberté. — Tandis qu'elles restaient oisives sur la galerie, occupées à regarder distraitemment l'envolée des nuages autour des montagnes, voilà tout à coup que des bruits de pas et des éclats de voix résonnèrent dans le vestibule et elles virent entrer deux grands garçons de leur âge, deux cousins éloignés, tout frais émoulus de l'école de droit de Grenoble, et qui, traversant le lac, avaient eu l'idée de rendre visite à l'oncle et à la tante Balmont.

Mauricette et Francine, rougissant d'aise et de surprise, leur expliquèrent l'absence du vieux couple, et, désireuses de jouer leur rôle de maîtresses de maison, s'empressèrent de retenir les cousins à dîner. N'était-ce point là l'événement tant désiré, l'imprévu tant rêvé, que le ciel leur envoyait à la fin?... Séance tenante, elles résolurent de mettre à profit cette visite inattendue et de se donner une fois au moins dans leur vie un faux semblant de fête et de bal. — Immédiatement la maison fut sans dessus dessous.

Toute la provision de bougies de la tante Bal-

mont fut employée à orner les candélabres et le vieux lustre à boules de cuivre du salon; tous les sirops emmagasinés dans l'office furent mis en réquisition pour les rafraîchissements. — Après le dîner, les deux cousins furent introduits solennellement par la servante dans le salon désert et éclairé à giorno. Au bout de quelques minutes, une porte latérale s'ouvrit à deux battants et les deux cousines, qui s'étaient retirées dans leur chambre pour procéder à leur toilette, parurent métamorphosées.

Elles avaient bouleversées les coffres et les placards de la tante et se montraient vêtues de vieilles robes à ramages datant de l'époque de Marie-Antoinette. Dans leurs cheveux crépus et poudrés, les roses du jardin faisaient merveille.

SEXE EN MAUVAIS RENOM



La maman. — Pourquoi fais-tu si la méchante fille?
Lucette. — Je ne sais pas. Es-tu bien sûre que je ne suis pas un petit garçon?

Les yeux brillants, le sourire aux lèvres, elles agitaient d'antiques éventails et saluaient avec de solennelles révérences. Les cousins, enchantés de se trouver à pareille fête, se prêtaient de leur mieux au divertissement. On ouvrit le vieux piano endormi dans un coin du salon, et, l'une après l'autre, les cousines y jouèrent des valse, tandis qu'un seul couple tournoyait dans la pièce spacieuse. De temps en temps, la servante apparaissait avec un plateau et offrait des rafraîchissements; et les pêcheurs nocturnes qui jetaient leurs lignes de fond dans le lac, ouvraient de grands yeux en voyant se refléter au loin la surprenante illumination de "la maison du bord de l'eau."

Grisés par la musique et par la danse, les cœurs

des quatre jeunes gens commençaient à battre très fort. Par les fenêtres ouvertes, le vent de la nuit d'été apportait aux danseurs des parfums de jasmin et de chèvrefeuille qui leur suggéraient de troublantes paroles de tendresse. Les heures passaient et l'enivrement de la jeunesse leur faisait oublier les heures, quand, tout à coup, un roulement de carriole retentit au dehors, des exclamations de voix courroucées résonnèrent dans le vestibule, et brusquement on vit surgir, les bras levés au ciel, l'oncle et la tante Balmont, qu'on n'attendait que deux jours plus tard.

— Mais c'est la fin du monde! s'écriait la vieille dame, tandis que l'oncle, toujours économe s'empressait de soulever les bougies des candélabres.

Les deux cousines, Mauricette et Francine, ramassant leurs jupes à ramages, s'étaient enfuies dans leurs chambres et, murmurant de vagues excuses, les cousins s'esquivèrent à leur tour, laissant le vieux couple ébahi au milieu du salon en désordre.

Des années et des années se sont passées depuis. La tante et l'oncle Balmont dorment dans le petit cimetière qui verdit à l'ombre de l'église. Les cousins se sont mariés au loin. Francine et Mauricette sont restées seules propriétaires de la "maison du bord de l'eau." Elles mûrissent dans le célibat; elles se sont habituées à la solitude de la vieille demeure et, comme l'oncle et la tante, elles répètent volontiers que la Grangerie est le plus charmant des domaines riverains du lac. Mais, au fond de leur cœur, elles gardent comme dans un sanctuaire verdoyant le souvenir de ce bal improvisé, — leur unique bal, — et de ces tendres compliments murmurés un soir par les deux cousins, — les seuls propos d'amour que leurs chastes oreilles aient entendus.

ANDRÉ THEURIET.

LE CHIFFRE 7 DANS LA VIE DU PRÉSIDENT CARNOT

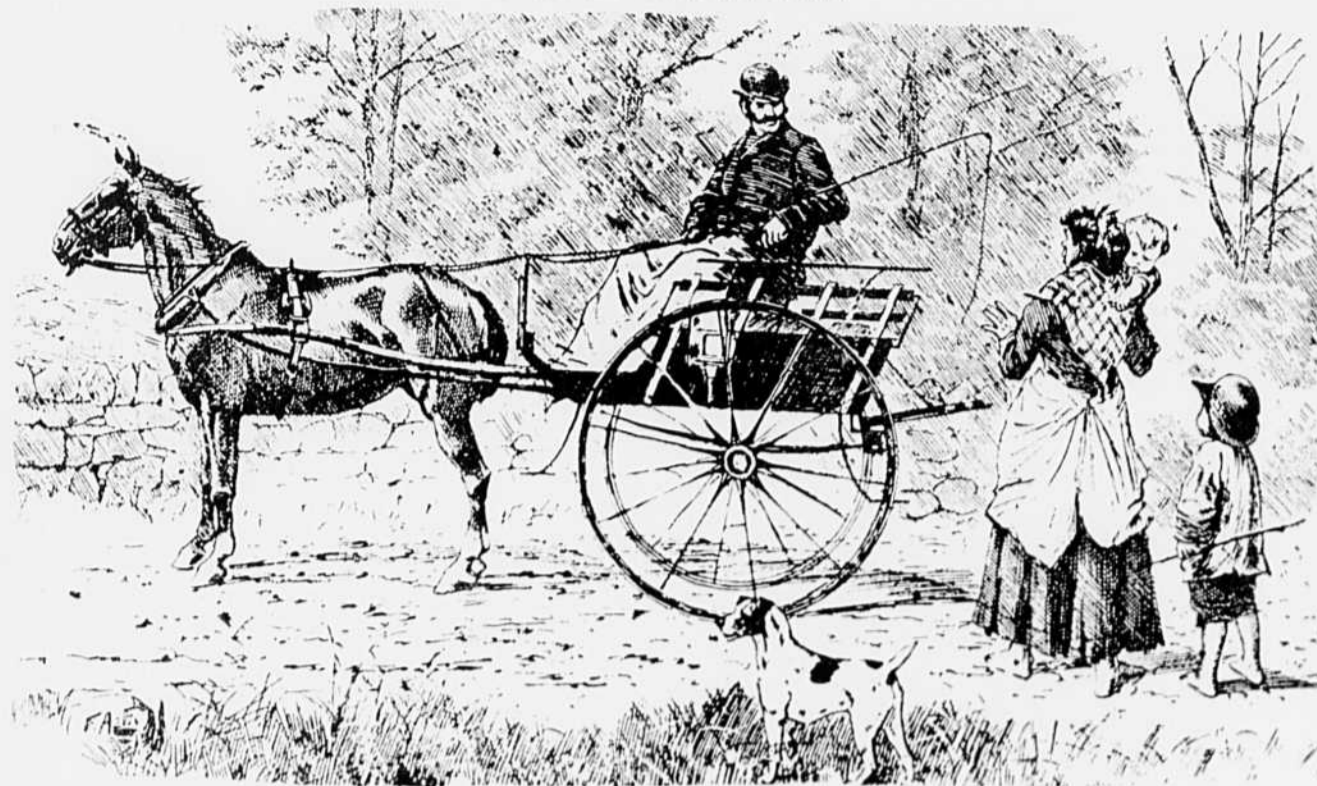
Né en 1837;
Reçu à l'école polytechnique en 1857;
Élu Président de la République en 1887 (en vertu de l'art. 7 de la Constitution);
Préside le jeudi 17 mai 1894, à l'École polytechnique, au milieu de ses camarades, la fête qui fut la plus agréable à son cœur, celle du centenaire de l'école formée par son grand père.

Mort assassiné, à l'âge de 57 ans, dans la 7^e année de sa présidence, sur une voiture où il y avait 7 personnes (quatre dans l'intérieur, un cocher et deux valets de pied), le dimanche 7^e jour de la semaine (24 juin), par un "italien" (7 lettres) nommé Caserio (7 lettres);
Porté triomphalement au Panthéon le 1^{er} jour du 7^e mois de l'année (1^{er} juillet), 7 jours après sa mort.

(L'Intermédiaire des chercheurs et curieux.)

Les caves de la Compagnie des Vins de Bordeaux, No. 30 rue Hôpital, sont ouvertes au public. Chaque goutte de vin est importée directe des vignobles de France, embouteillée ici et vendue à \$3.00 et \$4.00 la caisse.

CONTAGIEUX



Le médecin.—Madame Branraque, si votre mari ne fait pas attention, il va avoir le *delirium tremens*.
Madame B....—Oh ! Docteur ! Y a-t-il du danger que les enfants l'attrapent ?

LES SURNOMS DES EXPLORATEURS

Le major Laing, qui fut assassiné en 1822, sur la route de Tombouctou à Araouan, était surnommé communément *le Rais*, depuis son départ de la Tripolitaine. En turc, le mot *Rais* signifie "major".

Le consul de Petherick qui, en 1853, pénétra le premier chez les Niam-Niam, reçut le nom de "Père des bêtes à cornes".

Samuel Baker, qui fut un des premiers explorateurs du haut Nil, était appelé par les indigènes "le tueur d'éléphants". Il est facile de concevoir que cette désignation n'était appliquée à Baker qu'à cause de son adresse à tuer les éléphants.

Schweinfurth, également explorateur du haut Nil, reçut des Niam-Niam le surnom de *Mbarik-péh*, "mangeur de feuilles". C'est que ce voyageur, botaniste passionné, profitait de la moindre halte pour se livrer à son goût scientifique ; et les indigènes qui l'accompagnaient, le voyant arracher des herbes et des feuilles dont, parfois même, il goûtait la saveur, s'imaginaient qu'il les mangeait. Il conserva ce surnom jusqu'à la fin de son voyage.

L'exploratrice hollandaise Alexandrine Tinné, qui visita la région équatoriale du Nil, puis le nord de l'Afrique, et vint mourir assassinée dans le Sahara oriental, au seuil de Mourzouk, voyageait avec un grand luxe de bagages, bien fait pour exciter la convoitise, et un grand luxe d'escorte, qui donnait une très haute opinion de sa qualité. Aussi les Arabes l'avaient baptisée *Bent-el-Ri*, "fille de roi".

Barth, dès le commencement de son fameux voyage (1850-1855), avait pris lui-même le nom d'Abd-el-Kérim E' Chammi, qui ne dissimulait, d'ailleurs, pas grand' chose de sa personnalité, puisqu'il ne cacha jamais sa qualité de chrétien quand il fut mis dans la nécessité de déclarer son culte.

De même, Gerhard Rohlfs

prit le nom de Mustapha Bey ; mais, du commencement à la fin, ce voyageur affecta de se faire passer pour musulman.

Edouard Vogel, qui rejoignit Barth à la fin de 1854, se faisait appeler, Abd-el-Ouâhid.

Le capitaine italien Casati, qui a fait un séjour dans les provinces équatoriales du haut Nil, de 1880 à fin 1889, était appelé Outchenzi, "le sauvage", par les indigènes, sans doute parce qu'il aimait mieux les tenir à distance que de manger dans la même assiette qu'eux.

Notre compatriote Victor Giraud était appelé communément Msoungou, "le blanc", comme les indigènes des grands lacs Africains disent Ouazoungou, "l'Européen".

L'Allemand von Gravenreuth, qui s'est illustré dans l'Est africain, fut baptisé *Simba y a Mrima*, "lion de la côte", à la suite d'une brillante expédition contre les Bouchiris.

"l'homme bon". Je n'ai pas d'esclaves ; et je dois cette bonne renommée à ceux des traitants qui, eux, sont très mauvais.

Décidément, c'est Livingstone qui a eu le plus beau surnom.

LOUIS SEVIN.

FORT A FORT

La maîtresse de pension (à un jeune pensionnaire).—Monsieur Jules, vous ne ferez jamais un homme au régime du pain rôti et du thé. Il vous faut une nourriture plus forte.

—Eh bien ! je vais le faire, passez-moi le beurre

Essayez les Clarets de la Compagnie des Vins de Bordeaux à 83.00 et 84.00 la caisse. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

LE MUSICIEN DES SALONS



La maîtresse de céans.—Merci, monsieur, de votre délicieuse musique ! Comment arrivez-vous à prendre un ton qui se fonde si bien dans la conversation ?

RÉFLEXION PHILOSOPHIQUE



Le Maître de pension. — Un monsieur qui ne fume que de savoureux cigares *Nectar* ne peut être qu'un homme comme il faut.

FEUILLETON DU SAMEDI

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

XV

PORT-CLARENCE

(Suite)

— Et je vous embrasserais bien, si vous disiez oui !... » s'écria Napoléone.

Jean et Kayette n'avaient pas prononcé un seul mot, et leur cœur battait violemment.

— Mon cher Cascabel, dit alors M. Serge, après avoir réfléchi pendant quelques instants, je désirerais avoir un entretien avec votre femme et vous.

— A vos ordres... et tout de suite...

— Non... demain, » répondit M. Serge.

Là-dessus, chacun regagna sa couchette, très inquiet et très intrigué à la fois.

A quel propos M. Serge demandait-il cet entretien ? Se décidait-il à changer ses projets, ou voulait-il seulement mettre la famille en mesure de faire son voyage dans de meilleures conditions, en lui faisant accepter quelque argent ?...

En tous cas, ni Jean ni Kayette ne purent trouver une heure de sommeil.

Ce fut le lendemain, dans la matinée, que l'entretien eut lieu. Non par méfiance des enfants, mais par crainte d'être entendu des indigènes ou autres, qui allaient et venaient, M. Serge avait prié M. et Mme Cascabel de l'accompagner à quelque distance du campement. Sans doute, ce qu'il avait à dire était important, et il convenait que cela fût tenu secret.

Tous trois remontèrent la grève, en se dirigeant vers la fabrique d'huile, et voici comment s'engagea cet entretien :

— Mes amis, dit M. Serge, écoutez moi, et réfléchissez bien avant de répondre à la proposition que je vais vous faire. Je ne doute pas de votre bon cœur, et vous m'avez prouvé jusqu'où peut aller votre dévouement. Mais, au moment de prendre une dernière détermination, il faut que vous sachiez qui je suis...

— Qui vous êtes ?... Vous êtes un brave homme, parbleu ! s'écria M. Cascabel.

— Soit... un brave homme, répondit M. Serge, mais un brave homme, qui ne veut pas ajouter par sa présence aux dangers de votre voyage en Sibérie.

— Votre présence... un danger... monsieur Serge ? répondit Cornélia.

— Oui, car je m'appelle le comte Serge Narkine. Je suis un proscrit politique !

Et M. Serge raconta succinctement son histoire.

Le comte Serge Narkine appartenait à une riche famille du gouvernement de Perm. Comme il l'avait dit, passionné pour les sciences et les

découvertes géographiques, ce fut à des voyages en toutes les parties du monde qu'il employa les années de sa jeunesse.

Malheureusement, il ne s'en tint pas à ces hardies campagnes, qui auraient pu lui donner une véritable célébrité. La politique se mêla à sa vie, et, en 1857, il fut compromis dans une société secrète, où ses relations l'avaient fait entrer. Bref, les membres de cette société furent arrêtés, poursuivis avec toute l'énergie particulière à l'administration moscovite, et la plupart furent condamnés à une déportation perpétuelle en Sibérie.

Parmi eux se trouvait le comte Serge Narkine. Il dut partir pour Iakoutsk, lieu de détention qui lui était assigné, abandonnant le seul parent qui lui restait de toute sa famille, son père, le prince Wassili Narkine, maintenant octogénaire, qui habitait son domaine de Walska, près de Perm.

Après être resté cinq ans à Iakoutsk, le prisonnier parvint à s'échapper et à gagner Okhotsk, sur le littoral de la mer de ce nom. Là, il put trouver passage à bord d'un navire en partance et atteindre un des ports de la Californie. C'est ainsi que, depuis sept années, le comte Serge Narkine avait vécu, soit aux Etats-Unis, soit dans la Nouvelle-Angleterre, cherchant toujours à se rapprocher de l'Alaska, où il comptait rentrer dès qu'elle serait devenue américaine. Oui ! son secret espoir, c'était de revenir en Europe par la Sibérie, — précisément ce qu'avait projeté et de faire ce que faisait M. Cascabel. Que l'on juge de ce qu'il éprouva, quand il apprit que cette famille, à laquelle il devait son salut, se disposait à gagner le détroit de Behring pour passer en Asie.

On comprend que son plus vif désir eût été de l'accompagner. Mais pouvait-il l'exposer aux représailles du gouvernement russe ? Si l'on découvrirait qu'elle avait favorisé la rentrée d'un condamné politique dans l'empire moscovite, qu'arriverait-il ? Et, pourtant, son père était fort âgé, il vouloit le revoir...

— Venez, monsieur Serge, venez donc avec nous ! s'écria Cornélia.

— Il y va de votre liberté, mes amis, de votre vie peut-être, si l'on apprend...

— Et qu'importe, monsieur Serge ! s'écria M. Cascabel. Chacun de nous a un compte ouvert là-haut, n'est-ce pas ? Eh bien, tâchez d'y apporter le plus possible de bonnes actions !... Ça balancera les mauvaises !

— Mon cher Cascabel, songez bien...

— Et d'ailleurs, on ne vous reconnaîtra pas, monsieur Serge ! Nous sommes des malins, nous autres, et que le loup me croque, si nous n'en montrons pas à tous les policiers de la police russe !

— Cependant... répondit M. Serge.

— Et tenez, s'il le faut, vous prendrez l'habit de saltimbanque, à moins que vous n'ayez honte.

— Oh ! mon ami !

— Et qui s'avisera jamais de soupçonner que le comte Narkine figure dans le personnel de la famille Cascabel !

— Soit, j'accepte, mes amis !... Oui ! j'accepte ! Et je vous remercie...

— Bon ! bon ! fit M. Cascabel. Des remerciements ! Croyez-vous par hasard que n'en ayons pas autant à votre service ! Ainsi, monsieur le comte Narkine...

— Ne m'appellez pas le comte Narkine ! Je ne dois être que M. Serge pour tout le monde ! même pour vos enfants.

— Vous avez raison... Il est inutile qu'ils sachent !... C'est entendu, nous vous emmenons, monsieur Serge ! Et moi, César Cascabel, je me fais fort de vous conduire à Perm, ou j'y perdrai mon nom — ce qui serait, vous en conviendrez, une perte irréparable pour les arts !

Quant à l'accueil que reçut M. Serge à son retour à la *Belle-Roulotte*, lorsque Jean, Kayette, Sandre, Napoléone et Clou apprirent qu'il les accompagnerait jusqu'en Europe, on le devine sans qu'il soit nécessaire d'y insister.

XVI

ADIEUX AU NOUVEAU-CONTINENT

Maintenant, il n'y avait plus qu'à exécuter le plan convenu pour se diriger vers l'Europe.

A le bien considérer, ce plan offrait des chances de réussite. Puisque les hasards de sa vie foraine amenaient la famille Cascabel à traverser la Russie et précisément en prenant par le Gouvernement de Perm, le comte Serge Narkine n'avait certes rien de mieux à faire qu'à se joindre à elle pour le reste du voyage. Comment soupçonner que le condamné politique, évadé de Iakoutsk, se trouvait parmi les acolytes d'une troupe de saltimbanques ? A moins d'une indiscretion commise, le succès était assuré, et, arrivé à Perm, après avoir revu le prince Wassili Narkine, M. Serge agirait au mieux de ses intérêts. Puisqu'il aurait franchi l'Asie, sans laisser derrière lui aucune trace que la police pût saisir, il se déciderait suivant les circonstances.

A la vérité, si, contre toute probabilité, il était reconnu pendant son passage en Sibérie, cela pourrait avoir de terribles conséquences pour lui, et aussi pour la famille. Pourtant ni M. Cascabel ni sa femme ne voulaient tenir compte de ce danger, et s'ils avaient consulté leurs enfants à ce sujet, ceux-ci auraient approuvé leur conduite. Mais le secret du comte Narkine devait être sévèrement gardé : ce serait uniquement M. Serge qui continuerait à être leur compagnon de voyage.

Plus tard, le comte Narkine saurait certainement reconnaître le dévouement de ces honnêtes Français, bien que M. Cascabel ne voulût d'autre récompense que le plaisir de l'avoir obligé, tout en jouant la police moscovite.

Par malheur, ce que ni l'un ni l'autre ne pouvaient imaginer, c'est que leur plan allait être gravement compromis dès le début. En débarquant sur l'autre rive du détroit, ils ne manqueraient pas d'être exposés aux plus grands périls, et arrêtés par les agents russes de la Sibérie.

En effet, le lendemain même du jour où ce projet avait été formé, deux hommes causaient en se promenant à l'extrémité du port, dans un endroit où leur conversation ne pouvait être entendue de personne.

C'étaient ces deux agents dont il a été question, et que la présence de M. Serge, parmi les hôtes de la *Belle-Roulotte* avaient surpris et intrigués.

Établis à Sitka depuis plusieurs années, et chargés de la surveillance de la province au point de vue politique, leur mission, on le sait, consistait à observer les agissements des réfugiés aux environs de la frontière colombienne, à les signaler au gouverneur de l'Alaska, et à mettre en état d'arrestation ceux qui tentaient de la franchir. Or, ce qui était grave, c'est que, s'ils ne connaissaient pas le comte Narkine personnellement, ils possédaient son signalement qui leur avait été donné à l'époque où le prisonnier avait pu s'échapper de la citadelle de Iakoutsk. Lors de l'arrivée de la famille Cascabel à Port-Clarence, ils furent très étonnés à l'aspect de ce Russe, qui n'avait ni la tournure ni les manières d'un artiste forain. Pourquoi se trouvait-il parmi cette troupe de saltimbanques, laquelle, après avoir quitté Sacramento, suivait un si étrange itinéraire pour revenir en Europe ?

Leurs soupçons une fois éveillés, ils s'enquirent, ils observèrent, assez adroitement pour ne point attirer l'attention, et, en rapprochant M. Serge du signalement qui concernait le comte Narkine, leurs doutes se changèrent en certitude.

— Oui ! c'est bien le comte Narkine ! disait l'un de ces agents. Evidemment, il rôdait sur les frontières de l'Alaska, en attendant que l'annexion fût faite, lorsqu'il a rencontré cette famille de bateleurs qui lui a porté secours, et, maintenant, le voici qui se dispose à passer en Sibérie avec elle !

Rien de plus exact, et si M. Serge n'avait pas eu tout d'abord le projet de se hasarder au delà de Port-Clarence, les deux agents n'éprouvèrent aucune surprise lorsqu'ils apprirent qu'il s'était décidé à suivre la *Belle-Roulotte* en Sibérie.

— Voilà une bonne chance pour nous ! répondit le second agent. Le comte aurait pu rester ici, c'est-à-dire sur une terre américaine, et nous n'aurions pas eu le droit de l'arrêter.

— Tandis que, dès qu'il aura mis le pied de l'autre côté du détroit, reprit le premier, il sera sur le territoire russe, et il ne pourra plus nous échapper, car nous serons tous portés pour le recevoir !

—C'est une arrestation qui nous vaudrait honneur et profit ! répliqua le second agent. Quel coup de maître pour notre rentrée ! Mais comment nous y prendre ?

—Rien de plus simple ! La famille Cascabel ne tardera pas à partir, et comme elle ira par le plus court, il n'est pas douteux qu'elle ne gagne le port de Numana. Eh bien, nous y arriverons avant ou en même temps que le comte Narkine, et nous n'aurons plus qu'à lui mettre la main sur l'épaule !

—Soit, mais j'aimerais mieux le devancer à Numana, afin de prévenir la police du littoral, qui nous prêterait main-forte au besoin !

—C'est ce que nous ferons à moins d'événements imprévus, reprit le premier agent. Ces saltimbanques seront forcés d'attendre que la glace soit assez solide pour porter leur voiture ; tandis qu'il nous sera très facile de prendre les devants. Restons donc à Port-Clarence et continuons d'observer le comte Narkine, sans qu'il soupçonne rien. S'il doit se défier des fonctionnaires russes qui quittent l'Alaska pour rentrer en Europe, il ne peut supposer que nous l'ayons reconnu. Il partira, nous l'arrêterons à Numana, et nous n'aurons plus qu'à le conduire sous bonne escorte à Pétropavlovk ou à Iakoutsk.

—Et au cas où ses bateleurs voudraient le défendre, fit observer le second agent.

—Il leur en coûterait cher d'avoir favorisé la rentrée en Russie d'un évadé politique !

Ce plan, très simplement conçu, devait réussir, puisque le comte Narkine ignorait qu'il eût été reconnu, et puisque la famille Cascabel ne savait pas qu'elle fût l'objet d'une surveillance spéciale. Ainsi, ce voyage, si heureusement commencé, risquait de mal finir pour M. Serge et ses compagnons.

Et, pendant que se tramait cette machination, tous étaient à la pensée qu'ils ne se sépareraient pas, qu'ils se dirigeraient ensemble vers la Russie. Quelle joie en éprouvaient plus particulièrement Jean et Kayette !

Il va sans dire que les deux agents avaient gardé pour eux le secret qu'ils allaient exploiter. Aussi personne à Port-Clarence n'eût pu s'imaginer, que, parmi les hôtes de la *Belle-Roulotte*, il y eût un personnage de l'importance du comte Serge Narkine.

Il était encore difficile de fixer le jour du départ. On suivait avec une extrême impatience les modifications de cette température, véritablement anormale, et, ainsi que le déclarait M. Cascabel, jamais il n'avait si vivement désiré qu'il fit un froid à fendre des pierres.

Pourtant, il importait d'être de l'autre côté du détroit avant que l'hiver eût définitivement pris possession de ces parages. Comme il ne serait dans toute sa rigueur que vers les premières semaines de novembre, la *Belle-Roulotte* aurait le temps de gagner les territoires méridionaux de la Sibérie. Là, dans quelque bourgade, on attendrait la saison favorable pour se diriger vers les monts Ourals.

En ces conditions, Vermout et Gladiator pourraient, sans trop de fatigue, suffire à la traversée des stepes. La famille Cascabel arriverait à temps pour prendre part à la foire de Perm, c'est-à-dire en juillet de l'année prochaine.

Et toujours, ces glaçons qui continuaient à remonter vers le nord, emportés par le courant chaud du Pacifique ! Toujours une flottille d'icebergs qui dérivait entre les rives du détroit, au lieu d'un immobile et solide ice-field !

Cependant, le 13 octobre, on constata un certain ralentissement dans cette dérive. Vers le nord, très probablement, s'était accumulée une embâcle, qui lui faisait obstacle. En effet, aux dernières limites de l'horizon, apparaissait une ligne continue de sommets blancs, qui indiquait la prise totale de la mer arctique. La réverbération blafarde de la banquise emplissait l'espace, et la solidification complète ne tarderait pas à se produire.

Entre temps, M. Serge et Jean consultaient les pêcheurs de Port-Clarence. Plusieurs fois déjà, tous deux avaient cru que le passage pouvait être tenté : mais les marins, qui "connaissaient bien leur détroit", avaient conseillé d'attendre.

"Ne vous pressez pas, disaient-ils. Laissez faire le froid ! Il n'a pas encore été assez vif pour former l'ice-field ! Et puis, quand bien même la mer serait prise de ce côté du détroit, rien ne prouve qu'elle le serait de l'autre côté, surtout dans les parages de l'îlot Diomède !"

Et le conseil était sage.

"L'hiver n'est pas précoce, cette année ! fit un jour observer M. Serge à un vieux pêcheur.

—Oui, il y a du retard, lui répondit cet homme. Raison de plus pour ne point vous hasarder, avant d'être certain que le passage est possible. D'ailleurs, votre voiture, c'est plus lourd qu'un piéton, et cela demande plus de solidité ! Attendez qu'une bonne couche de neige nivelle tous les glaçons, et vous pourrez alors rouler comme sur une grande route ! De plus, vous rattraperez vite le temps perdu, sans vous exposer à rester en détresse au milieu du détroit !"

Il fallait bien se rendre à ces raisonnements venant de gens pratiques. Aussi M. Serge s'appliquait à calmer son ami Cascabel, qui se montrait le plus impatient de toute la troupe. L'important, surtout, c'était de ne point compromettre par trop de hâte le voyage et les voyageurs.

"Voyons, lui disait-il, un peu de patience ! Votre *Belle-Roulotte* n'est point un bateau ; si elle était prise dans une dislocation des glaces, elle s'en irait bel et bien par le fond. La famille Cascabel n'a pas besoin d'accroître sa célébrité en allant s'engloutir dans les eaux du détroit de Behring !

—En serait-elle accrue, d'ailleurs ?" lui répondit en souriant le glorieux César.

Au surplus, Cornélia intervint, disant qu'elle n'entendait point qu'une imprudence fût comise.

"Eh ! c'est pour vous que sommes pressés, monsieur Serge ! s'écria M. Cascabel.

—Soit, mais moi, je ne le suis pas pour vous !" répondit le comte Narkine.

Malgré l'impatience générale, Jean et Kayette ne trouvaient pas que les jours fussent longs à passer. Jean continuait à instruire Kayette. Déjà elle comprenait et parlait le français avec facilité. Entre eux, il n'y avait plus de difficultés pour s'entendre. Et puis, Kayette se sentait si heureuse au milieu de cette famille, si heureuse près de Jean qui l'entourait de tant de soins ! Décidément, il aurait fallu que M. et Mme Cascabel eussent été aveugles pour ne point reconnaître quel sentiment elle inspirait à leur fils. Aussi commençaient-ils à s'en inquiéter. Ils savaient ce qu'était M. Serge, et ce que serait un jour Kayette. Ce n'était plus la pauvre Indienne, qui allait mendier à Sitka quelque place de servante, c'était la fille adoptive du comte Narkine. Et Jean se préparait de grands chagrins pour l'avenir !

"Après tout, disait M. Cascabel, M. Serge a des yeux pour voir, il voit de quoi il retourne ! Eh bien, s'il ne dit rien, Cornélia, nous n'avons rien à dire !"

Un soir, Jean demanda à la jeune fille :

"Es-tu contente, petite Kayette, d'aller en Europe ?

—En Europe !... Oui !... répondit-elle. Mais je le serais bien davantage, si j'allais en France !

—Tu as raison !... C'est un beau pays que le nôtre, et un bon pays ! S'il pouvait jamais devenir le tien, tu t'y plainrais..."

—Je me plainrais partout où serait ta famille, Jean, et mon plus grand désir est de ne jamais vous quitter !

—Chère petite Kayette !

—C'est bien loin, la France ?...

—Tout est loin, Kayette, et surtout quand on a hâte d'arriver ! Mais nous arriverons... trop tôt peut-être..."

—Pourquoi, Jean ?

—Parce que tu resteras en Russie avec M. Serge !... Si nous ne nous séparons pas ici, il faudra nous séparer là-bas !... M. Serge te gardera, petite Kayette !... Il fera de toi une belle jeune fille... et nous ne te verrons plus !

—Pourquoi dire cela, Jean ? M. Serge est bon et reconnaissant !... Ce n'est pas moi qui l'ai sauvé, c'est vous, c'est bien vous !... Si vous n'aviez pas été là, qu'aurais-je pu faire pour lui ?... S'il vit, c'est à ta mère, c'est à vous tous qu'il le

doit !... Penses-tu que M. Serge puisse l'oublier ? Pourquoi veux-tu, Jean, si nous nous séparons, pourquoi veux-tu que ce soit pour toujours ?

—Petite Kayette... je ne le veux pas ! répondit Jean, qui ne pouvait contenir son émotion. Mais... j'ai peur !... Ne plus te voir, Kayette !... Si tu savais combien je serais malheureux !... Et puis, ce n'est pas seulement te voir que j'aurais voulu !... Ah ! pourquoi ma famille ne peut-elle te suffire, puisque tu n'as plus de parents !... Mon père et ma mère t'aiment tant..."

—Pas plus que je ne les aime, Jean !

—Et aussi, mon frère et ma sœur !... J'espérais qu'ils auraient été une sœur et un frère pour toi !

—Ils le seront toujours... Et toi, Jean ?...

—Moi... moi aussi... petite Kayette... Oui !... un frère... mais plus dévoué... plus aimant !..."

Et Jean n'alla pas au delà. Il avait pris la main de Kayette, il la pressait... Puis, il s'en fut, ne voulant pas en dire davantage. Kayette, toute émue, sentait son cœur battre bien fort, et une larme s'échappait de ses yeux.

A la date du 15 octobre, les marins de Port-Clarence avertirent M. Serge qu'il pouvait se préparer au départ. Le froid s'était vivement accentué depuis quelques jours. Maintenant, la moyenne de la température ne s'élevait pas à dix degrés centigrades au-dessous de zéro. L'ice-field paraissait être absolument immobile. On n'entendait même plus rien de ces craquements significatifs, qui se produisent lorsque la cimentation n'est pas complète.

Il était probable que l'on ne tarderait pas à voir arriver quelques-uns de ces indigènes asiatiques, qui traversent le détroit pendant l'hiver, et font un certain commerce entre Numana et Port-Clarence. C'est même une route assez fréquentée, parfois. Il n'est pas rare que des traîneaux, attelés de chiens ou de rennes, aillent d'un continent à l'autre, enlevant en deux ou trois jours les vingt lieues qui séparent les deux rives entre les points les plus rapprochés du détroit. Il y a donc là un passage naturel, qui s'ouvre au commencement et est clos à la fin de l'hiver, c'est-à-dire praticable pendant plus de six mois. Seulement, il convient de ne partir ni trop tôt ni trop tard, afin d'éviter les catastrophes épouvantables qui résulteraient d'une dislocation du champ de glace.

En prévision du voyage à travers les territoires sibériens jusqu'au jour où la *Belle-Roulotte* s'arrêterait pour hiverner, M. Serge avait fait acquisition à Port-Clarence de divers objets indispensables à un cheminement pendant les grands froids, entre autres plusieurs paires de ces raquettes que chaussent les indigènes en guise de patins, et qui leur permettent de franchir rapidement de vastes espaces glacés. Ce n'était pas à des fils de saltimbanque qu'il aurait fallu un long apprentissage pour s'en servir. En quelques jours, Jean et Sandre étaient devenus d'habiles "raquetteurs" en s'exerçant sur les criques solidifiées le long de la grève.

M. Serge avait aussi complété l'assortiment de pelleteries achetées au fort Youkon. Il ne s'agissait pas seulement de se préserver du froid en revêtant ces chaudes fourrures, il fallait en garnir intérieurement les compartiments de la *Belle-Roulotte*, en couvrir les couchettes, en tapisser les parois et le plancher, afin de maintenir la chaleur développée par le poêle de la cuisine. D'ailleurs, on ne saurait trop le répéter, le détroit une fois traversé, M. Cascabel comptait passer les mois les plus rigoureux de l'hiver dans une de ces bourgades qui ne manquent point aux districts du sud de la Sibérie méridionale.

Enfin le départ fut fixé au 21 octobre. Depuis quarante-huit heures, le ciel très brumeux venait de se fondre en neige. Une vaste couche blanche faisait du large ice-field une plaine uniforme. Les pêcheurs de Port-Clarence affirmaient que la solidification devait s'étendre d'une rive à l'autre.

Du reste, on ne tarda pas à en être certain. Quelques trafiquants venaient d'arriver du port Numana, et leur voyage s'était effectué sans obstacles et sans dangers.

Le 19, M. Serge apprit que deux des agents russes, qui se trouvaient à Port-Clarence n'avaient pas voulu attendre plus longtemps pour

gagner le littoral sibérien. Ils étaient partis le matin même, avec l'intention de faire halte sur l'îlot Diomède pour achever le surlendemain le passage du détroit.

Ce qui fit faire à M. Cascabel cette réflexion : "Voilà deux gaillards qui sont plus pressés que nous ! Ils auraient bien pu attendre, que diable ! et nous aurions volontiers voyagé de conserve !"

Puis, il se dit que, sans doute, ces agents avaient craint d'être retardés en accompagnant la *Belle-Roulotte*, qui ne pourrait aller rapidement sur cette couche de neige.

En effet, bien que Vermout et Gladiator eussent été ferrés à glace, le lourd véhicule emploierait plusieurs jours pour atteindre le littoral opposé, en tenant compte du repos qui serait pris sur l'îlot Diomède.

En réalité, si ces deux agents avaient préféré devancer le comte Narkine, c'était dans le but de prendre toutes les mesures nécessaires à son arrestation.

L'heure du départ avait été fixée au soleil levant. Il fallait profiter des quelques heures de jour que le soleil donnait encore. Dans six semaines, aux approches du solstice du 21 décembre, ce serait la nuit perpétuelle qui envelopperait ces contrées traversées par le Cercle polaire.

La veille du départ, un "thé", offert par M. et Mme Cascabel, réunit, sous un hangar bien clos disposé pour cette fête, les notables de Port-Clarence, fonctionnaires qui s'intéressaient aux voyageurs. La réunion fut très joyeuse, et Cloude-Girofle l'égayait par les plus drôlatiques pantomimes de son répertoire. Cornélia avait confectionné un punch brûlant, dans lequel, si elle avait ménagé le sucre, elle n'avait point ménagé l'eau-de-vie. Cette boisson fut d'autant mieux goûtée que les invités, en rentrant chez eux, allaient être saisis par un froid extrêmement vif — un de ces froids qui, pendant certaines nuits d'hiver, semblent tomber des dernières limites de l'espace étoilé.

Les Américains burent à la France, les Français à l'Amérique. Puis, on se sépara après force poignées de main, échangées avec la famille Cascabel.

Le lendemain, les deux chevaux furent attelés à huit heures du matin. Le singe John Bull avait pris place dans la bûche, où il était plongé jusqu'au museau sous les fourrures, tandis que Wagram et Marengo gambadaient autour de la *Belle-Roulotte*. A l'intérieur, Cornélia, Napoléone et Kayette s'étaient hermétiquement renfermées pour vaquer à leurs occupations habituelles, le ménage à faire, le poêle à entretenir, les repas à préparer. M. Serge et M. Cascabel, Jean, Sandre et Clou, les uns à la tête de l'attelage, les autres marchant en éclaireurs, devaient veiller à la sécurité du véhicule, en évitant les mauvaises passes.

Enfin, le signal du départ fut donné, et, à ce moment retentirent les hurrahs de la population de Port-Clarence.

Un instant après, les roues de la *Belle-Roulotte* faisaient grincer la couche neigeuse de l'icefield.

M. Serge et la famille Cascabel avaient définitivement quitté la terre d'Amérique.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

(A suivre.)

BOUCHE CONVENABLE

La maman, à ses enfants revenus d'une visite à leur oncle. — Qui votre oncle a embrassé le premier ?

Les enfants. — Personne. Il a une si belle grande bouche que nous l'avons embrassé tous ensemble.

AUX LECTEURS DU "SAMEDI"

Le SAMEDI vient de publier un code contenant tous les derniers règlements du *Jeu de Poker*. Ce volume qu'on peut mettre dans sa poche est imprimé sur papier de luxe et très bien relié. Nous invitons tous nos lecteurs à nous donner leur commande immédiatement, vu que le tirage en est limité. Nous ferons une remise libérale à tous nos agents qui voudraient s'en procurer pour vendre chez eux.

Prix du volume 50 centins, franc de port, en vente aux bureaux du SAMEDI.

La Compagnie des Vins de Bordeaux embouteille 150 douzaines par jour. Ces vins garantis purs et vendus à \$3.00 et \$4.00 la caisse valent les vins de \$6.00 et \$8.00, bien souvent vendus sur l'étiquette. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

THEATRE-ROYAL

Semaine commençant Lundi, 13 Août

APRES-MIDI ET SOIR

GRANDE PRODUCTION RÉALISTIQUE

"SHE"

DE A. Y. PEARSON

Représentée dans tous ses détails tel qu'annoncé, et complètement remis à neuf.

Prix populaires : 10, 20, 30 cents.

Semaine suivante : Première fois à Montréal, "THE POWER OF GOLD".

PARC ROYAL

OUVERT TOUS LES DIMANCHES

APRES-MIDI ET SOIR

NOUVELLES ATTRACTIONS

Changement de programme chaque dimanche.

Admission, 10 cents

Les chars électriques des rues St-Denis et Amherst se rendent à la porte du Parc.

H. POIRIER

Sellier et Marchand de Valises

1587 RUE STE-CATHERINE

A toujours en mains un stock considérable. Prix très réduits.

Coin de la rue St-Christophe, MONTREAL juillet 7-94

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE.

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 4 août 1894

35,703

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.

CURIOSITÉ ENFANTINE



La visiteuse. — Eh ! bien ! Mademoiselle Lili, qu'avez-vous à tant regarder mon chapeau ?
Lili. — Maman disait que vous l'aviez jeté par dessus les moulins.

A VENDRE

UN

Magnifique Terrain

VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur : 50 pieds de front par 127 pieds de profondeur

AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU . . .

NO 516 RUE CRAIG

OCCASION

A LA LIBRAIRIE

Poirier, Bessette & Cie

No. 516 rue Craig, Montréal

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3 1/2, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Envoyé franco par la poste au prix ci-dessus marqué.

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE
1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12-95

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU
DR GODERRE**



POUR
GUERISON CERTAINE
DE TOUTES
Affections bilieuses,
Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.
A. S. R. BROSSEAU, L.D.S.
av. 1-95 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL

J. W. BLANCHET
MARCHAND

1948 RUE NOTRE-DAME
Tient constamment en mains un assortiment de
Merceries

pour hommes, des plus complets et dans les derniers goûts.
Spécialité: Chemises de toutes sortes faites à ordre, dans le plus court délai. Tel. Bell 1365

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.
DE LORIMIER & GODIN
AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,
TÉLÉPHONE 1937. MONTREAL
avril 7-95

JOSEPH BROSSEAU

Marchand de Bois de Sciage
Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc.
BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE ST-CATHERINE
Telephone 6166 mai 1-95

T. A. DUCHARME
AGENT GÉNÉRAL

Immeubles, Prêts, Placements et Assurances
No 15 RUE SAINT-JACQUES
Résidence: 113 RUE ROY MONTREAL

DIFFÉRENTS POINTS DE VUE



La maman de précaution.—Voilà justement la pension qu'il nous faut.
Albert.—Oh! oui, maman; dépêchons-nous.

Montréal, 10 juillet 1894.

Le SAMEDI, journal qu'on aime à lire le samedi ainsi que tous les autres jours, pour les achats à bon marché au grand magasin, dans le block du Balmoral, portant le même nombre que l'année 1894.

Vous y trouverez des

CHAPEAUX

En paille d'Italie, en Menala,
Ainsi que tout espèce de Chapeaux pour les grandes chaleurs et pour voyager.

DES CHAPEAUX EN SOIE

Manufacturés aux ateliers, et importés des premières maisons de Paris, Londres et des Etats-Unis.

Il y a quantité de

FUTRES, DURS ET MOUS

Et de toutes les couleurs, et de différentes formes. Venez en très grand nombre pour les voir.

Une visite vous convaincra.

EDWARD STUART

1894 Rue Notre-Dame

Chacun les proclament
les MEILLEURES et
les MOINS CHER.

AUCUNE MAUVAISE
ODEUR.

LE NOM SEUL EST
UNE GARANTIE !

**ALLUMETTES DE
E. B. EDDY.**

21 juil. '95.

The Firinite Concrete Paving Co.

M. E. DANSEREAU, Propriétaire
ENTREPRENEURS DE

Trottoirs, Planchers de caves et d'écuries,
de cours, de bassins, d'entrées de
parterres (à l'épreuve du froid),
et Planchers imitation
mosaïque

Bureaux: Chambre 217 N. York Life

— ET —
Coin des rues des Allemands et Vitre

mars 31-94

C^{ie} Coloniale

CHOCOLATS

DE
QUALITÉ SUPÉRIEURE

Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTE
CHOCOLAT
DU
Planteur

COMPOSÉ UNIQUEMENT
de CACAO et de SUCRE

A PARIS

Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada: LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES
DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.